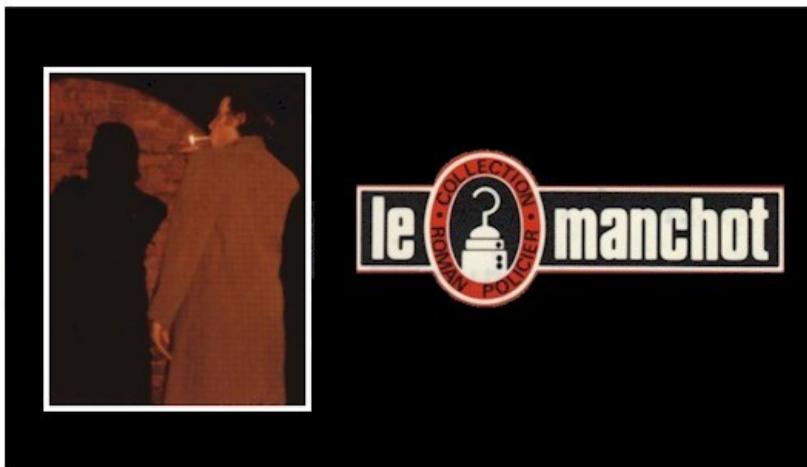


PIERRE SAUREL
Œil pour œil



BeQ

Pierre Saurel

Le Manhot # 12

Œil pour œil

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 409 : version 1.0

Œil pour œil

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1981.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Otage

7 heures 15 du matin. De la main, Muriel Arnoux repoussa les cheveux épars qui lui étaient retombés dans la figure, puis elle se tourna de côté et éclata en sanglots.

L'homme s'était levé. Il ne portait pour tout vêtement qu'un t-shirt qui avait déjà été blanc et qui, maintenant, était taché ici et là par la transpiration. Rapidement, il enfila son pantalon. Il avait gardé ses bas. Il glissa donc ses pieds dans ses souliers, puis se tourna du côté de la femme.

– Arrête de chialer. Ça te donnera rien.

Il enfila son chandail noir et prit le revolver qu'il avait déposé sur une chaise, tout près du lit.

– À part de ça, ricana-t-il, fais pas l'hypocrite,

joue pas la comédie. T'as aimé ça. J'suis pas un cave. Je t'ai sentie frissonner tantôt. Toutes les femmes rêvent d'être violées. Y aiment ça, un peu de violence, ça les fait jouir comme...

– Taisez-vous, hoqueta la victime.

L'agresseur se pencha, ramassa le déshabillé de la femme qui se trouvait sur le tapis et le lança sur le lit.

– Habille-toi, pis fais ça vite. On n'a plus rien qu'à attendre l'appel de ton mari.

La femme ne bougea pas.

– Es-tu sourde ? J'te dis de t'habiller.

– Sortez de la chambre !

– Un fou ! Quand je serai sorti, tu vas te servir de l'appareil qui est là, près du lit. Dis-moi pas que t'es scrupuleuse ? Je t'ai déjà examinée sous toutes les coutures.

Tenant le drap, légèrement taché de sang, devant elle, elle réussit à enfiler son déshabillé pendant que l'homme poursuivait son soliloque.

– T'es bien faite, tu sais. Je suppose qu'on te

l'a déjà dit. Moi, des tétons, j'aime ça comme les tiens, pas trop gros, mais faut que ça se tienne. Parle-moi pas des affaires qui pendent jusqu'au ventre.

Muriel Arnoux s'efforçait de ne pas entendre le langage ordurier de l'homme qui venait d'abuser d'elle. Elle avait voulu lui résister, mais il l'avait giflée à plusieurs reprises, l'avait jetée sur le lit et, tout en la tenant solidement d'une main appuyée sur la gorge, de l'autre il l'avait caressée, puis l'avait prise brutalement.

La jeune femme se remémorait les heures de cauchemar qu'elle avait vécues depuis la veille. Il était environ minuit lorsqu'on avait frappé à la porte de l'appartement. Muriel et son mari, à ce moment, étaient en train de regarder le dernier film à la télévision. Tous les deux avaient bondi du fauteuil.

– Qui ça peut-il être, à cette heure-ci ? avait demandé la jeune femme.

Roland s'était levé. On continuait à frapper avec insistance.

Ouvrez vite, Arnoux, il y a un début d'incendie.

Rapidement, Roland avait ouvert la porte et trois hommes s'étaient engouffrés dans la pièce. Tous les trois étaient armés de revolvers.

– Bougez pas et on vous fera aucun mal.

Muriel s'était mise à crier.

– Ta gueule, la rougette ! Et puis, ça te donne rien de crier, les voisins sont trop loin pour t'entendre. Dis-y de se la fermer, Arnoux.

Roland avait pris sa femme dans ses bras.

– Qu'est-ce que vous nous voulez ? demandait-il aux hommes. J'ai très peu d'argent ici. Emportez ce que vous désirez, je n'opposerai aucune résistance.

Celui qui paraissait le chef du groupe se mit à rire.

– Il nous prend pour des voleurs. Pas de danger, on prendra rien. Tout ce qu'on veut, c'est un peu de coopération de ta part.

Muriel s'était calmée.

– Occupe-toi d'elle. Fais-la asseoir et surveille-la, ordonna le chef du groupe à un de ses complices.

Le plus jeune des trois tira Muriel par le bras, et la poussa dans un fauteuil en appuyant la main sur ses seins.

– Hum... c'est moelleux. Elle porte pas grand-chose en dessous, les gars.

Le chef répliqua durement :

– Toi, le maquereau, tiens-toi tranquille. On est pas venus ici pour une partie de fun. Assis, toi aussi, Arnoux.

Il se campa devant lui, le menaçant de son revolver. Pendant ce temps, le troisième comparse faisait le tour des autres pièces de la maison.

– On vous veut pas de mal, avait dit le chef du groupe. Tu n'as qu'à suivre nos directives à la lettre, puis y arrivera rien à ta femme. Mais si tu essaies de jouer au plus fin avec nous autres, tu la reverras jamais vivante. T'as compris ?

Roland avait demandé :

– Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

– Tu vas voir tout de suite qu'on est bien renseignés et qu'on a des amis partout. Demain matin, avec un de tes semblables, tu dois te rendre à Saint-Vincent. Même que vous serez deux chars de police pour surveiller la fourgonnette. Vous devez accompagner trois gars au palais de justice. Quand on conduit des détenus de la grande maison au bas de la ville, on prend jamais la même route. C'est juste avant le départ qu'on vous indique la route à suivre. Vrai ou faux ?

Arnoux devait admettre que ses agresseurs étaient fort bien renseignés.

– Maintenant, écoute bien ce que tu vas faire. Tout d'abord, tous les trois, on va vous tenir compagnie, toute la nuit. Demain matin, tu vas mettre ton uniforme et tu vas te rendre à ton travail, comme d'habitude. Ta femme restera avec nous. Si jamais tu préviens tes supérieurs, c'est l'arrêt de mort de ta femme que tu viens de signer. O.K. ?

Muriel s'était mise à trembler. Elle comprenait

que jamais elle ne sortirait vivante de cette aventure. Le chef montra ses deux comparses.

– Nous autres, on a rien à perdre. On est recherchés de toute façon et si on nous arrête, on aboutit au pen pour le restant de nos jours. Quant à choisir, on aime mieux mourir. Entre-toi bien ça dans ta petite tête. Jamais on nous prendra vivants et c'est ta petite mère qui y goûtera en premier.

Arnoux, impatient, s'écria :

– Mais qu'attendez-vous au juste de moi ?

– Énerve-toi pas, le grand sec, je vais tout t'expliquer. T'arrives au pen. Là, on vous donne la route à suivre. Tu nous téléphones et tu nous donnes le renseignement. C'est tout, c'est pas plus compliqué que ça. Si tu fais ce que je t'ai dit, quand tu rentreras chez toi, tu retrouveras ta petite femme. On demande pas autre chose.

– Ce que vous me demandez là n'est pas possible, protesta Roland. Jamais on ne nous laisse téléphoner.

– Tu vas commencer à jouer ta comédie

aussitôt que t'auras pris la route du pen. Tu diras à l'autre chien, qui sera dans la même voiture que toi, que ta femme est malade, que t'as bien failli pas aller travailler. Tu seras de plus en plus nerveux, en approchant du pen. Puis, quand tu auras le renseignement, tu appelleras. Tu feras une petite crise, t'es inquiet de ta femme. Tu veux l'appeler. Tes chums sont pas des sauvages, ils te donneront une couple de minutes. C'est à toi d'insister. Faut que tu sois seul. Tout ce que t'as à nous dire, c'est la route que prendra la fourgonnette.

– On ne me laissera pas appeler, j'en suis persuadé.

– Moi, j'suis sûr du contraire. Un appel, c'est pas long. Les gars qui travaillent avec toi ont confiance.

Comme il y avait un appareil téléphonique dans la chambre, on avait obligé le couple à coucher dans le salon. Muriel s'était étendue sur le divan et son époux avait passé la nuit dans un fauteuil.

Quant à leurs trois gardiens, ils n'avaient pas

dormi de la nuit. Ils avaient surveillé leurs otages, tout en jouant aux cartes.

Vers six heures, Roland s'était lavé et rasé. Puis il s'était changé et avait préparé du café pour tout le monde. Pendant ce temps, le jeune policier avait réfléchi. Il cherchait un moyen pour se tirer d'affaire.

Il n'en avait trouvé aucun. Ces hommes paraissaient décidés. Ils ne reculeraient devant rien, ils ne semblaient même pas tenir à la vie.

– Vous voulez faire évader ceux qu'on doit mener au palais ?

– Occupe-toi pas de ça ! ça, c'est nos oignons, pas les tiens. T'as un job à faire, pas autre chose. Tu seras pas tout seul à nous aider. Ça fait longtemps qu'on prépare cette évasion-là.

C'est pas un petit morveux comme toi qui va faire échouer notre plan. Entre-toi bien ça dans le crâne.

Et avant que Roland ne quitte la maison, le chef lui avait rappelé ce qu'il devait faire.

– Une dernière petite chose. Donne-moi ton

arme.

– Si on me voit sans mon revolver, on comprendra tout de suite...

Les trois hommes s'étaient mis à rire.

– Y nous prend pour plus fou qu'on est, avait dit un des types.

Le chef du groupe avait retiré les balles du revolver du policier.

– Tiens, remets ça dans son étui. Comme ça, si les nerfs te pognent, même si tu voulais te servir de ton arme, tu perdrais ton temps.

Avant de quitter la maison, Arnoux avait pris sa femme dans ses bras.

– Courage, Muriel, tout devrait bien se passer.

– J'ai peur Roland, j'ai peur.

Le chef les avait séparés.

– Lâchez-vous, les amoureux. Y sera toujours temps de vous licher quand tout sera fini.

Arnoux était sorti de la maison et le chef l'avait accompagné jusqu'à sa voiture.

– Fais pas le cave et tout se passera bien. Nous autres, ta femme, on s’en sacre. Ça nous donnerait rien de la tuer. T’as ma parole qui lui arrivera rien si tu suis mes ordres.

Quelques instants plus tard, le chef était revenu dans la maison.

– Bon, maintenant, faut pas perdre de temps. Toi, tu restes avec elle.

Il avait désigné le plus jeune du groupe, celui qui n’avait pas cessé, un seul instant, de dévorer Muriel des yeux.

– Quand tu recevras le coup de téléphone, tu sais où nous rejoindre. Perds pas une seconde. Tu resteras avec elle encore une demi-heure. Avant de partir, t’arracheras les fils du téléphone, pis elle, tu la ligoteras.

– Inquiète-toi pas, je vais m’occuper d’elle.

Muriel avait imploré le chef.

– Je vous en prie, ne me laissez pas seule avec lui. Il me fait peur.

– T’as rien à craindre. Toi, Floyd, tu y touches pas, compris ? Le travail pis le plaisir, ça va pas

ensemble. Assez de temps perdu. Pis toi, la belle, espère que ton mari appelle. Autrement, Floyd, y est ben vite sur la gâchette. Si jamais la police arrive ici, t'auras même pas le temps de dire ton acte de contrition.

Une fois ses deux complices partis, Floyd avait obligé Muriel à se lever.

– Qu'est-ce que vous me voulez ?

– On recevra pas d'appel avant une heure. Alors, on va passer le temps. Dans la chambre !

Muriel avait protesté énergiquement.

– Vous avez entendu ce que votre patron a dit ?

– Laisse faire ça ; je m'arrangerai bien avec lui. D'ailleurs, tu seras pas là pour y raconter notre partie de fesse !

Muriel avait crié, elle avait reçu une solide gifle, puis il l'avait poussée dans la chambre. Elle avait voulu se défendre et les coups s'étaient mis à pleuvoir. Il lui avait enlevé son déshabillé et avait déchiré son baby-doll.

Et la jeune Muriel Arnoux comprit que jamais

elle ne pourrait oublier cette nuit d'horreur.

*

8 heures 10. Les deux voitures du service de la police étaient arrivées au pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul.

Le travail des policiers était simple. L'une des voitures devait ouvrir la marche, devant la fourgonnette transportant les prisonniers. La seconde voiture fermait le convoi.

Arnoux ne tenait pas en place.

– Je t'ai jamais vu aussi nerveux, Arnoux.

– Je te l'ai dit, ma femme est malade. J'aurais dû faire venir le docteur, j'aurais dû me faire remplacer. Si seulement on peut finir.

– À neuf heures et demie, on t'accordera la permission de retourner chez toi.

– Combien qu'il y a de prisonniers dans le fourgon ? Trois, je crois ?

– Non quatre, en tout cas, c'est ce qu'on m'a

dit.

– Et la route...

– On attend les ordres. T'es pourtant au courant, c'est pas la première fois que tu fais ce travail-là.

Et quelques instants plus tard, le compagnon d'Arnoux recevait un appel de sa centrale.

– Voici le parcours pour aujourd'hui. Boulevard Lévesque, le pont Papineau-Leblanc, ensuite la rue Papineau jusqu'à Métropolitain ; là vous changez, vous descendez Iberville jusqu'à Notre-Dame, Notre-Dame jusqu'au palais. Répétez.

Le policier avait bien compris les ordres.

– Le fourgon est pas encore là, dit Arnoux. Je vais téléphoner.

– Toi, reste ici. On n'a pas le droit de sortir.

– Comprends donc, Henri, j'en peux plus. Faut que j'appelle ma femme, je suis trop inquiet.

Il descendit de voiture. Son compagnon le rappela, mais Arnoux, rapidement, s'était dirigé

vers le poste de garde.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda le garde.

– Un coup de téléphone à donner.

– Je ne peux pas vous laisser appeler d'ici, je regrette.

– Ça ne prendra qu'une seconde. Ma femme était malade ce matin, je suis très inquiet. Ce ne sera pas long. Le fourgon arrivera dans quelques secondes. Vous n'aurez qu'à me faire signe. Surveillez-le, allons, soyez sport.

– Fais ça vite.

Le garde s'éloigna. Nerveusement, Arnoux signala le numéro de sa maison privée. Presque aussitôt, on décrocha.

– Allô.

– C'est moi.

– Qui ça, toi ? Arnoux ?

– Oui. Comment vas-tu, Muriel ? demanda le policier à voix suffisamment haute pour être entendu du garde.

Le criminel au bout du fil, demandait :

– Qu'est-ce que c'est que cette singerie-là ? C'est pas ta femme qui te parle, le thon. Donne les renseignements.

– Et qu'a dit le docteur ? questionna Arnoux à voix forte. Puis, rapidement, à voix basse, il enchaîna : pont Papineau-Leblanc, Papineau, Boulevard Métropolitain, Iberville et...

– C'est assez. Je répète. Pont et la rue Papineau, le Métropolitain et Iberville.

– C'est bien ça, dès que je pourrai, je rentrerai à la maison...

La voix du garde se fit entendre.

– Hé, toi, arrive. V'là la fourgonnette.

Arnoux raccrocha et, en vitesse, regagna sa voiture.

– Tu vois, dit-il à son collègue, ça a pris rien qu'une seconde. On y va ?

– J'attends le signal.

Arnoux songeait à son épouse, prisonnière de ces trois types. La prise d'otage allait enfin se

terminer si, évidemment, tout se passait tel que prévu, car le jeune policier ne voyait toujours pas comment les trois hommes réussiraient à faire évader leurs amis.

II

Évasion

8 heures 25. La porte du petit magasin « dépanneur » de la rue Papineau s'ouvrit et un homme entra. Une cliente causait avec le propriétaire, au comptoir.

– Puis-je vous être utile ? demanda le commis à l'homme.

– Non, je regarde, je choisis.

Enfin, la femme sortit quelques instants plus tard. Aussitôt, le client s'avança vers la porte, fit un signe de la main et se dirigea vers le comptoir. Il venait de tirer, de sous son veston, une carabine à canon scié.

– Bouge pas !

La porte s'ouvrit et quatre autres hommes pénétrèrent dans le magasin. Le dernier ferma la

porte derrière lui, accrochant à la poignée une carte qui disait : « Fermé pour quelques minutes. »

– Qu'est-ce que vous me voulez ? Je n'ai pas d'argent. J'ai pratiquement rien dans ma caisse, j'ai fait mon dépôt, hier soir.

– Oh ! Ferme-là, fit un des types. Tes cennes, tu peux te les fourrer où tu voudras, ça nous intéresse pas.

– Mais je n'ai rien fait, moi. Vous n'allez pas me tuer ? Vous me prenez sûrement pour un autre.

– Ta gueule que j'ai dit. On te veut pas de mal. On emprunte ton local pour quelques minutes seulement.

Et celui qui semblait diriger le groupe demanda :

– Vous êtes prêts, les gars ?

– Oui.

– Mettez vos cagoules. Puis, faut que ça ait l'air vrai, compris ? Vous connaissez le chemin à prendre ? À gauche, à droite, le terrain vacant...

vous laissez l'auto, l'autre voiture vous attend. Faut faire très vite.

L'homme avait un walkie-talkie à la main. Il se mit à donner des ordres, mais le propriétaire n'entendit que quelques mots.

– Vous ralentirez seulement quand la voiture sera passée, compris ? Tenez-vous prêts. Over.

Quelques secondes plus tard, une voix grésillait dans le petit appareil :

– Ils approchent, les gars. Ben va vous faire signe lorsqu'il verra le cortège apparaître.

Le silence retomba à l'intérieur du magasin. Seuls, les bruits de la circulation, assez dense à cette heure de la journée, venaient troubler cette paix inquiétante.

– Ça y est, Ben vient de nous faire signe.

Un des types ouvrit la porte donnant sur la rue. Deux des hommes sortirent en tirant des coups de feu en l'air, laissant les trois autres dans le magasin. Les deux cagouleurs se dirigèrent vers une voiture stationnée tout près, s'y engouffrèrent et démarrèrent dans un vacarme d'enfer. Des

autos freinèrent bruyamment un peu partout pour éviter un carambolage. Et pendant ce temps, la voiture des fuyards avait rapidement tourné à droite, tout en continuant d'accélérer.

*

Dans le fourgon cellulaire, les quatre détenus étaient surveillés étroitement par deux gardes armés. On ne prenait aucun risque avec des hommes aussi dangereux. Non seulement ils étaient menottés, mais ils avaient tous aux chevilles une chaîne qui les retenait à leur banc.

Trois des hommes discutaient entre eux. Le quatrième, un type dans la quarantaine, était muet et paraissait réfléchir. Grand, assez bien bâti, il avait les cheveux très noirs, tout comme sa moustache, des sourcils épais, des yeux perçants et un nez de boxeur, un nez tout écrasé qui prenait un peu trop de place au centre de ce visage de brute.

– J'sais pas pourquoi on nous descend à la

cour.

– À cause du bingo. Un garde a été tué, tu l’as déjà oublié ?

– Non, mais j’ai rien vu, je sais rien.

Un autre éclata de rire.

– Moi, j’ai tout vu... mais j’suis devenu amnésique. Je dirai qu’un garde m’a frappé sur la tête.

– En tout cas, c’est entendu, on dit rien, compris ? Si un seul parle, on peut avoir des gros problèmes.

Les trois hommes approuvèrent et on se tourna vers le quatrième.

– Toi, tu dis rien ? As-tu l’intention de t’ouvrir la trappe ?

L’homme ne répondit pas.

– Hé, Rozon, on te parle.

– Pis moi, j’vous parle pas. Crissez-moi la paix.

Les trois autres se moquèrent de lui.

– Monsieur ferme la trappe !

– Y veut bien s’conduire pour avoir son pardon...

– Ouais... dans cinq ou six ans seulement.

L’homme qui était au centre jeta un coup d’œil aux gardes et baissa la voix.

– Ça fait sûrement plus d’un quart d’heure qu’on roule.

– Tu penses qu’ils ont réussi ?

– Puisque je vous dis que c’est ce matin que les gars nous font évader. Fiez-vous à moi. On se lâche pas, une fois sortis d’ici.

Cette fois, celui qui s’appelait Rozon parut s’intéresser à la conversation.

– C’est sérieux, ce que vous racontez là ?

– Tiens, le muet qui a retrouvé la parole. T’es un chanceux, Rozon. Tu pourras prendre la poudre d’escampette en même temps que nous. Mais tu t’arranges tout seul, si on réussit à se sortir de là.

L’un des gardes cria :

– Vos gueules ! Vous parlerez devant la cour.

Mais quelques instants plus tard, tous sursautèrent. On venait d’entendre des coups de feu, venant de la rue.

– Préparez-vous, les gars, le moment approche.

*

– Hé, qu’est-ce qui se passe ? cria Arnoux.

Henri, son compagnon, venait de freiner brusquement.

– C’est un hold-up !

– Les voleurs démarrent. Je les ai vus monter dans cette voiture. Vas-y, poursuis-les.

– Mais le fourgon...

– Bon Yeu, il partira pas au vent. Faut arrêter ces gars-là. L’auto vient de tourner. Envoye, pèse dessus !

L’auto-patrouille bondit en avant. La seconde

voiture, celle qui suivait le fourgon, se lança également dans la course.

Les deux automobiles voulurent tourner à droite, mais un camion s'était avancé, gênant la circulation. Des conducteurs impatients faisaient hurler leurs klaxons.

– Ôtez-vous de dans le chemin, hurla Henri, on va les perdre.

Enfin, ils purent se glisser entre le devant du camion et d'autres voitures et tournèrent à droite.

– On ne la voit plus.

– Fonce, fonce, fit Arnoux, ils peuvent pas être loin.

Le jeune policier avait dégainé son revolver, mais soudain il se souvint qu'il n'avait plus de balles. Et tout à coup, il comprit. Lui, son compagnon et les policiers conduisant la seconde auto-patrouille étaient tombés dans le piège. Le fourgon avait été laissé seul. « Une évasion, c'est sûrement ça ! »

Il pouvait ordonner à Henri de faire immédiatement demi-tour. D'ailleurs, tous ces

policiers avaient dérogé à leur devoir en se lançant à la poursuite de ceux qui venaient, semblait-il, de commettre un hold-up.

Mais il songea à Muriel et encouragea Henri à continuer la poursuite. C'était bien inutile, l'automobile des criminels avait disparu. Pourtant elle ne pouvait être loin. Mais dans ce coin de la ville, il y avait plusieurs terrains vacants.

– Ils ont pu changer de voiture et laisser la leur sur un de ces terrains.

Arnoux décrocha le micro pour donner l'alerte.

*

Le fourgon ne pouvait plus avancer. Une pluie s'était mise à tomber. Des voitures glissaient sur la chaussée détrempée et risquaient d'entrer en collision.

Trois hommes masqués sortirent de la boutique du dépanneur. Ils étaient tous armés d'une carabine à canon scié. En quelques

enjambés, ils avaient atteint le fourgon cellulaire. Sous la menace de leurs armes, ils forcèrent les deux gardes assis dans la cabine du conducteur à descendre.

– Les gars, si vous voulez pas vous faire descendre, faites ce qu'on vous dit.

Dans la rue, les passants commençaient à s'amasser. Dans les voitures, les gens criaient, voyant bien ce qui se passait.

– Si y en a un qui descend de son char, on va lui faire des gros trous dans la peau, hurla un des apaches.

Et pour donner plus de poids à ses paroles, il tira un coup de feu sur une des automobiles. Pendant ce temps, ses deux comparses avaient forcé les gardes à se diriger vers l'arrière de la fourgonnette.

– Si vous voulez pas qu'on vous tue, faites ouvrir, et plus vite que ça.

On aurait dit que tous les curieux qui assistaient à la scène étaient comme paralysés. Personne n'osait bouger. On put voir la porte de

la fourgonnette s'ouvrir et les gardes, durement frappés à la tête, s'écrouler.

– Vite, les clefs, cria un des prisonniers, on est enchaînés.

Avec la rapidité de l'éclair, on délivra les quatre prisonniers.

– Venez, une voiture nous attend de l'autre côté, y a pas une seconde à perdre.

Les trois prisonniers qui se connaissaient bien s'élançèrent à la suite de ceux qui les avaient délivrés.

Ils traversèrent rapidement la rue Papineau. De l'autre côté, une automobile les attendait. Ils s'engouffrèrent à l'intérieur. La voiture démarra aussitôt. Une seconde automobile suivait, et les trois hommes qui avaient exécuté ce coup montèrent à l'arrière.

Pendant ce temps, le prisonnier qui portait le nom de Rozon s'était penché sur un des quatre gardes inanimés. En vitesse, il lui arracha son revolver. Il prit même le temps de retirer l'imperméable à l'un des hommes et de l'enfiler ;

puis il mit sur sa tête une casquette de garde, traversa la rue en courant et grimpa dans une voiture-taxi.

– Vite, faut les poursuivre. Y a des prisonniers qui se sauvent.

Le chauffeur de taxi appuya sur l'accélérateur et se glissa parmi la circulation.

— Ils ont trop d'avance sur nous. Je ne vois plus les voitures.

– Pas d'importance. Tu vas tourner à droite et ralentis ton allure.

– Mais pourquoi ?

– Obéis et pose pas de question. Le chauffeur sentit le canon d'un revolver s'appuyer rudement dans ses côtes.

– Tu fais mieux de m'obéir. J'ai rien à perdre, moi.

L'automobile se dirigeait vers l'est. Rozon demanda :

– Combien tu mesures ?

– Pourquoi ?

– Laisse faire les questions. Réponds mon jériboire, parce que sans ça...

– J’mesure cinq pieds et sept. Demande-moi pas combien ça fait en mètre, je comprends rien dans ces mesures-là.

– Laisse faire tes commentaires. Enfile dans le terrain de stationnement du Steinberg, à ta droite. Le magasin est pas encore ouvert, c’est tranquille.

Rozon dirigeait le pauvre chauffeur.

– Va te stationner tout au fond, O.K., ici, c’est parfait. Descends et passe à l’arrière. Le chauffeur obéit.

– Maintenant, déshabille-toi. Envoye, plus vite que ça ! Déculotte-toi. Ta chemise, ton veston, ton imper... fais ça vite.

– Vous êtes fou, vous pourrez jamais vous en tirer.

Rozon le frappa violemment en pleine figure avec son revolver. Le sang se mit à pisser du nez du chauffeur.

– Envoye, grouille. Donne tes culottes ici... ta

chemise, ton veston, ta cravate, ton imper... jette ça sur le siège avant.

Lorsqu'il eut les vêtements, Rozon ordonna à l'homme de se coucher à plat ventre entre les deux sièges.

En vitesse, il changea de vêtements, enfilant ceux du chauffeur.

– O.K. Maintenant, c'est fait. Tu peux foutre le camp.

– T'es fou, viarge ! J'suis tout nu.

– J'm'en sacre.

Rozon avait mis la voiture en marche.

– Descends que je te dis, et plus vite que ça.

Il le menaça de son revolver et le chauffeur ouvrit la portière. Il se mit à courir dans le terrain de stationnement. Il n'avait pour tout vêtement que ses bas, ses souliers et son slip.

Soudain, il vit la voiture-taxi foncer vers lui.

– Arrête, tu es fou.

Le chauffeur de taxi fit un pas de côté, mais ne put éviter complètement l'automobile qui le

heurta à la jambe. Il s'écroula, à plat ventre. Il leva la tête pour voir la voiture qui fonçait à nouveau vers lui.

– Non ! Non !

Mais déjà, la voiture lui passait sur le corps, une des roues lui réduisant la tête en bouillie avec un bruit affreux.

– En voilà un qui parlera pas !

Rozon jeta ses propres vêtements à l'extérieur. Le tout s'était déroulé si rapidement que personne n'avait rien vu.

Et, au volant de la voiture-taxi, il sortit du terrain de stationnement. Cette fois, il se dirigea vers le centre-ville, où il se perdit dans la circulation.

Ce ne fut qu'une vingtaine de minutes plus tard que Rozon arrêta la voiture-taxi dans le petit terrain de stationnement d'un restaurant. Dans le vestibule, il y avait une boîte téléphonique. Rozon glissa une pièce de dix cents.

« J'ai dit qu'il paierait et il va payer, pensait-il. J'y avais promis un chien de ma chienne, j'ai pas

oublié. J'suis certain qu'il pensait jamais que ce serait si vite que ça. »

Une voix répondit au bout du fil.

– Police !

– Vous avez un policier du nom de Robert Dumont ?

– Dumont... Écoutez, c'est un nom assez répandu. Vous avez son numéro d'immatriculation ?

– Non.

– Dans quel quartier travaille-t-il ?

– J'sais pas. Ça fait cinq ans que je l'ai pas vu. Mais je sais qu'il est dans la police. Cherchez, jériboire. Êtes-vous là pour rendre service au public, oui ou non ?

– Un instant. On le passa au service du personnel, où on lui fit répéter sa question.

– Nous allons nous informer. Si vous voulez patienter...

Rozon était nerveux. Il palpa à travers son veston le 38 spécial qu'il avait pris à un des

gardes, et il se sentit rassuré.

– Allô, monsieur, nous avons bien eu un Robert Dumont, mais il est maintenant à sa retraite.

– Bout de torrieu, ça doit pas être lui. Y est pas si vieux...

– Dumont n'est pas âgé. Il a été victime d'un accident, il a perdu un bras. Il est aujourd'hui propriétaire de l'agence de détectives privés « Le Manchot ». Vous trouverez l'adresse dans l'annuaire.

– Hein ! Le Manchot dont j'ai entendu parler... ce serait lui...

Rozon semblait des plus heureux de sa trouvaille. Il raccrocha songeusement.

« Faut que je sache si c'est bien le même Dumont... Et si c'est lui, vu qu'il est plus dans la police officielle, ça va être encore plus facile. »

Et, caressant de la main la crosse du revolver passé à sa ceinture, il murmura :

– Le Manchot... elle est bonne ! Si lui, il m'a oublié, pas moi ! Tu fais mieux de songer à tes

vieux péchés, Robert Dumont. Je sais que j'vas retourner au grand pensionnat, mais j'aurai rempli la promesse que je t'avais faite. Toi, tu vas aller rendre une petite visite au croque-mort.

III

Mort accidentelle

Cinq ans plus tôt, l'arrestation de François Rozon avait fait la manchette de tous les journaux. Ce dangereux criminel avait commis trois hold-up. Au cours du dernier, il n'avait pas hésité à ouvrir le feu en direction d'un policier, qui avait été touché au dos. Après de nombreux examens, les médecins avaient rendu leur verdict ! le policier vivrait, mais il serait paralysé pour le reste de ses jours.

Aussi, tous ses collègues n'avaient qu'un but : capturer François Rozon. L'homme devait payer pour cet attentat. Ce « gunman » était devenu l'ennemi numéro un.

Puis, le renseignement était arrivé au poste. Un coup de téléphone, un soir.

– Demandez pas qui parle. Vous voulez Rozon, j’sais où il se cache. Il a une pitoune. Il veut partir avec elle pis se marier avec. Vous la connaissez pas, elle a pas de dossier. J’le sais, il me l’a volée.

Et l’homme avait donné l’adresse d’une maison de chambres de la métropole.

– Rozon se cache dans son appartement. Elle, c’est une coiffeuse. Elle est capable de rendre François méconnaissable. Il attend d’avoir de faux papiers pour quitter le pays. Si vous voulez pas le manquer, vous faites mieux de pas perdre de temps.

Immédiatement, des ordres furent transmis et on détacha une escouade de détectives à l’adresse qu’avait indiquée l’informateur.

Parmi ces détectives se trouvait Robert Dumont. Déjà, Dumont avait fait sa marque parmi les policiers. Il avait demandé à être muté à l’escouade des homicides. Rattaché à celle des vols à main armée, grâce à son flair il avait déjà permis la capture de nombreux malfaiteurs.

On venait de lui confier la tâche de dresser l'embuscade qui devait aboutir à la capture de Rozon.

– Nous allons encercler la maison, dit le détective. Ensuite, je monterai. J'essaierai d'entrer seul dans la pièce. Inutile de risquer vos vies.

Un policier fut posté sur le toit de la maison, tandis que d'autres demeuraient dans les voitures, l'informateur avait dit que Rozon et son amie habitaient l'appartement numéro quatre.

– C'est au deuxième, leur dit le concierge.

Dumont avait recommandé à l'homme :

– Restez dans votre loge. Ne sortez sous aucun prétexte, vous risquez d'être blessé.

– Mais qu'est-ce qui se passe ?

– Vous le saurez bien assez tôt.

Dumont monta l'escalier, suivi de deux collègues. Ils avaient le revolver à la main.

– Restez de chaque côté de la porte, ordonna Dumont à voix basse. Et surtout, ne tirez pas

inutilement. Je comprends que nous en voulons tous à Rozon, mais c'est pas une raison pour le descendre.

L'un des détectives passa devant Robert Dumont et, sur le bout des pieds, alla se poster de l'autre côté de la porte. Dumont, qui commandait l'opération, frappa alors du poing dans la porte.

– Rozon, nous savons que vous êtes là. Police ! Ouvrez. Cherchez pas à fuir, la maison est cernée !

Ne recevant pas de réponse, Dumont allait frapper une seconde fois lorsque le policier qui était à sa droite lui cria :

– Couche-toi, j'ai entendu du bruit.

Dumont avait eu juste le temps de se jeter à plat ventre. Une grêle de balles traversèrent le battant de la porte et lui passèrent à quelques pouces au-dessus du dos. Mais Robert Dumont n'avait pas eu peur. Il se releva.

– Mais t'es fou, fit un des deux détectives.

D'un solide coup de pied, Dumont fit voler la porte en éclats. Et aussitôt il se jeta à plat ventre.

D'autres coups de feu retentirent. Rampant, Dumont s'avança dans la pièce, devenue subitement silencieuse.

Soudain, à sa gauche, près de la fenêtre, il vit bouger la draperie. Quelqu'un se cachait derrière.

« Les pieds ! » pensa-t-il en levant son arme, visant à quelques pouces du sol. Il déchargea son arme sur la draperie. Il entendit un cri de femme et, presque en même temps, il vit apparaître Rozon.

– Maudit cochon, tu l'as descendue !... Tirez pas, j'ai plus de balles ! Tirez pas !

Rozon courut à la draperie et c'est alors que Dumont comprit ce qui s'était passé.

Annie, l'amie de Rozon, s'était cachée derrière la draperie et, pour mieux se mettre à l'abri, elle s'était accroupie. En voulant viser les jambes, le détective Robert Dumont avait atteint mortellement la jeune fille.

Rozon s'était jeté sur son amie.

– Vous l'avez tuée ! Écœurant ! Maudit chien ! Elle avait rien fait, elle. Elle avait même

pas d'arme... Câlisse de baveux !...

Il se releva et fonça comme un fou sur Dumont. Mais les deux autres détectives étaient entrés dans la pièce et ils avaient maîtrisé Rozon.

– Et toi, avait dit Dumont, tu as eu pitié de notre collègue ? Il est infirme pour la vie.

– C'était lui ou moi. Elle, c'était pas pareil !

Des policiers pénétraient maintenant dans l'appartement.

– Je fais venir une ambulance, Dumont ?

– Non, la morgue. Appelez l'escouade des homicides.

Rozon hurla :

– Il va s'en tirer, cet écœurant-là. Il s'appelle Dumont ?... Tu peux être sûr que j'oublierai pas ton nom. Même si ça prend vingt ans, tu vas payer pour ça. J'vas te tuer !

Et quelques heures plus tard, Dumont recevait un rapport complet sur la jeune fille du nom d'Annie Ringuette. Elle connaissait Rozon depuis trois mois. Tous les deux semblaient

profondément amoureux l'un de l'autre. Et à l'autopsie, on constata que la jeune fille était enceinte d'un mois et demi.

Il y eut une brève enquête, où Robert Dumont raconta ce qui s'était passé et où les deux détectives qui l'accompagnaient apportèrent leur témoignage.

On fit également comparaître Rozon.

– Il savait que c'était ma blonde qui était cachée là. Il savait que je pouvais pas avoir tiré de cet endroit. Il a voulu la tuer pour venger son ami.

Mais on déclara qu'il s'agissait d'un accident et que Robert Dumont ne pouvait être tenu responsable de la mort d'Annie Ringuette. L'affaire fut classée.

Rozon, cependant, n'était pas prêt à oublier si vite l'homme qui avait tué la femme qu'il aimait, la mère de son futur enfant. Lors de son procès, Rozon proféra publiquement des menaces à l'endroit de Robert Dumont.

– Y a pas de justice. Moi, vous m'envoyez au

pénitencier pour vingt ans. Dumont, il a tué, lui aussi, mais il s'en tire. Un jour, il va payer ça cher. Je le tuerai de mes propres mains... je le tuerai, le chien sale ! hurlait-il en écumant. Il fallut trois hommes pour le maîtriser.

Il arrivait régulièrement que des détenus profèrent des menaces de ce genre à l'endroit des policiers qui opéraient leur arrestation.

Aussi, pendant un certain temps, on leur accordait une surveillance particulière. Dans la plupart des cas, après quelques semaines, le détenu revenait à de meilleurs sentiments. Il arrivait que quelques-uns d'entre eux ne semblent pas vouloir oublier. Ils étaient en proie à leur idée fixe et, bien souvent, cherchaient à s'évader pour mettre leur vengeance à exécution.

François Rozon n'était sûrement pas de ces derniers. On le trouvait peut-être taciturne ; il ne se mêlait pas aux autres, refusait de participer aux divers sports en équipe. Il n'avait que très peu d'amis. On questionna cependant ceux avec qui il se tenait le plus souvent.

– Rozon a toujours été un solitaire. Quand il

commettait ses hold-up, il était toujours seul. Aujourd'hui, il ne veut pas se mêler aux autres prisonniers. Jamais il ne se plaint. Il veut être un prisonnier modèle pour obtenir sa libération quand le moment sera venu.

Les réponses des rares amis de Rozon avaient toutes été semblables. On leur avait parlé de vengeance.

– Oh, il en veut à celui qui l'a trahi. Il connaît cet homme. C'était l'ancien ami de sa blonde. Il croit qu'un jour cet homme se retrouvera derrière les barreaux. À ce moment-là, il se peut qu'il y ait du grabuge.

– Parle-t-il du policier Dumont ?

Un détenu déclara :

– Il m'en a parlé, tout dernièrement. Aujourd'hui, Rozon admet que la mort d'Annie a été un accident. Mais j'avoue que ça lui a pris un certain temps à comprendre. Il n'en veut plus au policier. Il sait que l'homme était pas responsable, qu'il a fait seulement son devoir.

Et les mois s'écoulèrent. Rozon vivait sa petite

vie de détenu sans s'occuper des autres. On le considérait comme un prisonnier modèle. Il cachait bien son jeu ; jamais il ne parlait de Robert Dumont. Mais le cancer de la vengeance continuait de le ronger. Chaque jour, sa haine grandissait. « Même si ça prend vingt ans, j'aurai sa peau. Ensuite, je me fous de ce qui m'arrivera. D'ailleurs, pour moi, la vie est terminée. Et dire que sans ce Dumont, je pourrais être heureux auprès d'Annie et de mon fils ! »

Quand les policiers apprirent l'évasion des quatre détenus, on en vint rapidement à la conclusion que le coup avait été préparé de main de maître.

– Ce ne peut être que Rozon. Il a fort bien caché son jeu. C'est un spécialiste des hold-up. Si ces quatre criminels comptent s'enfuir à l'étranger, il devront auparavant trouver de l'argent. Ils se feront sûrement prendre tôt ou tard.

Et on se mit à surveiller les connaissances, les amis des évadés. Pour Rozon, ce n'était pas compliqué : Il ne connaissait pratiquement

personne. À la prison, il ne recevait jamais de visiteurs, ni de lettres. Quant aux trois autres, on les savait mêlés au milieu de la pègre. Et tout de suite, on décida d'envoyer des informateurs spécialisés dans le milieu. La plupart de ces hommes étaient d'anciens criminels qui, pour se racheter, n'hésitaient pas à donner des renseignements précieux, qui bien souvent menaient à l'arrestation de malfaiteurs recherchés par les autorités.

Personne, dans les milieux policiers n'attachait d'importance, au tout début de l'enquête, aux menaces qu'avait proférées Rozon contre le Manchot. Cette vieille affaire était oubliée.

*

Michel Beaulac, et Candine Varin, qu'on appelait communément Candy, s'étaient rendus à l'hôpital où reposait Robert Dumont, le policier manchot.

Au cours de sa dernière enquête¹, un gros chien berger allemand l'avait mordu à deux reprises à l'avant-bras droit. Brûlant de fièvre, Dumont avait été conduit à l'hôpital. Son bras droit était à demi paralysé. Candy, qui l'avait accompagné en voiture, avait passé la nuit au bureau. Les autorités de l'hôpital lui avaient promis de lui téléphoner pour donner des nouvelles.

Michel Beaulac, ex-policier lui aussi et aujourd'hui adjoint du Manchot, venait d'arriver à l'agence lorsque le téléphone sonna. Il se rendit compte qu'il se passait quelque chose de grave. Candy avait pâli en entendant les nouvelles qu'on lui donnait.

Lorsqu'elle eut raccroché, cette forte blonde qui n'avait peur de rien éclata en sanglots.

- Michel, c'est terrible... je peux pas le croire.
- Allons, calme-toi et dis-moi ce qui se passe.
- Robert vient d'être transporté à la table d'opération. On m'a pas donné d'autres détails.

¹ Lire Le Manchot no 11 : « Quand le chat n'est pas là... »

Je crains le pire...

– Pas moi.

Michel s’efforçait de prendre un ton rassurant, mais il n’arrivait quand même pas à cacher son inquiétude.

– J’ai vu sa blessure, c’est pas si grave.

– Mais pourquoi la table d’opération ?

– C’est normal, voyons. On va désinfecter sa plaie.

Candy, brusquement, se dégagea des bras de Michel.

– Eh bien, moi, je peux plus attendre. Je me rends à l’hôpital. Il faut que je sache à quoi m’en tenir.

Michel trouva immédiatement un bon prétexte pour l’accompagner.

– Tu es trop nerveuse pour conduire ta voiture. Je laisse une note à la secrétaire et je vais avec toi.

En arrivant à l’hôpital, on ne put guère les renseigner. Le Manchot était dans la salle

d'opération.

– Ça va être long ?

– On ne peut jamais dire. Les médecins sont très occupés ce matin. Si monsieur Dumont est endormi, il passera quelques heures à la salle de réveil.

– Puis-je savoir le nom du médecin qui s'occupe de son cas ? demanda Candy.

L'infirmière ajusta ses lunettes et consulta le dossier.

– C'est le docteur Garnier.

Aussi, chaque fois que nos amis voyaient un homme en blanc sortir du corridor menant à la salle d'opération, ils se précipitaient.

– Vous êtes le docteur Garnier ?

Et chaque fois, c'était la même réponse.

– Non. Il est dans la salle.

Ou encore :

– Il est en train d'opérer.

Enfin, après presque une heure d'attente où la

crainte avait remplacé le peu de confiance qui régnait chez les deux détectives du Manchot, un médecin et deux infirmières parurent.

– Docteur Garnier ? demanda de nouveau Candy en bondissant de sa chaise.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

Michel coupa la parole à la jolie blonde.

– Je suis l'assistant de Robert Dumont, le Manchot.

– Je suis à vous dans une seconde.

Le médecin donnait des ordres aux infirmières. Il paraissait excessivement occupé. Michel comprit qu'une autre opération attendait le chirurgien.

– Ah oui, monsieur Beaulac, dit-il en se tournant vers Michel.

Ce dernier voulut présenter Candy, mais le chirurgien ne lui en donna pas le temps.

– Rien de grave, un début d'infection. Nous avons bien nettoyé, fait quelques points de suture. Dans quelques jours, tout sera rentré dans l'ordre.

– Vous voulez dire qu’il devra passer plusieurs jours à l’hôpital ?

– Non, je n’ai pas dit ça. D’ailleurs, ce n’est pas à moi de décider, c’est au médecin qui le suit. Si la fièvre tombe, il quittera l’hôpital dans moins d’une semaine.

– Nous pouvons le voir ?

– Pas tout de suite, il est à la salle de réveil. D’ici une heure ou deux, on le conduira à sa chambre. Excusez-moi.

Les infirmières attendaient le chirurgien et tout le groupe s’engouffra dans le corridor menant au bloc opératoire.

– Ouf, soupira Candy, ça m’enlève un poids de sur le cœur.

– Tu t’énerves inutilement. Regarde, moi, je suis rentré à la maison, j’ai passé une bonne nuit, je me suis même pas inquiété. Les femmes, vous êtes trop émotives.

– Qu’est-ce qu’il faut pas entendre ! Tu es arrivé au bureau plus tôt qu’à l’ordinaire. Tout à l’heure, tu cherchais à faire démarrer ta voiture

avec tes clefs de maison et par deux fois, tu m'as appelée Yamata. Si c'est pas de la nervosité, je sais pas ce que c'est.

Après un silence, elle reprit :

– Va donc travailler. Tu as dit au médecin que tu étais l'assistant du Manchot ; alors, occupe-toi de l'agence. Il est important pour Robert qu'il y ait quelqu'un près de lui, à son réveil.

– Je vois pas pourquoi ce serait toi plus que moi.

– Tu dis toujours que les hommes sont supérieurs aux femmes ; alors, prouve-le. Tu as raison quand tu dis que je suis trop sensible. J'ai très peu dormi et je serais incapable de prendre des décisions, ce matin.

Comprenant qu'il serait inutile de discuter plus longtemps, Michel Beaulac quitta l'hôpital pour retourner à l'agence.

*

Rita, la secrétaire de l'agence, décrocha le récepteur.

– Agence de détectives privés le Manchot.

Elle fut fort déçue en ne reconnaissant pas la voix de Michel. Elle aussi attendait des nouvelles de son patron.

Mais une voix d'homme avait demandé :

– Puis-je parler à monsieur Robert Dumont, mademoiselle ?

– Je regrette, monsieur Dumont est absent.

– Savez-vous où je pourrais le rejoindre ?

– Il est en congé, pour une période indéterminée. Puis-je savoir qui parle ?

Il y eut une brève hésitation, puis la voix déclara :

– Je suis journaliste.

– Ah bon ! C'est au sujet de l'accident survenu à monsieur Dumont ?

– Oui, oui, c'est ça.

– Tout ce que je sais, c'est qu'on doit l'opérer

au bras droit ce matin. J'attends justement de ses nouvelles.

– À quel hôpital est-il ?

Rita analysa rapidement la situation. Si elle donnait le nom de l'hôpital, on irait relancer le Manchot jusque dans son lit.

– Je l'ignore, dit-elle et même si je le savais, je ne vous le dirais pas. Monsieur Dumont ne veut pas être dérangé.

– Merci quand même, fit François Rozon, qui raccrocha.

« Je le saurai bien, ma petite, murmura-t-il en ricanant. Le Manchot à l'hôpital ! Eh bien, tant mieux, ce sera encore plus facile pour moi. »

IV

Une soirée fort agitée

– Est-ce que je pourrais voir le médecin de service, mademoiselle ? demanda le Manchot à l’infirmière.

La jolie fille était impressionnée par ce patient dont tous les journaux avaient parlé. Dumont était devenu, aux yeux de plusieurs, une sorte de surhomme. On parlait de sa prothèse comme d’une main qui pouvait tout faire. C’était pourtant loin de la vérité.

D’autres revues, lues particulièrement par les femmes, faisaient de Robert Dumont un amoureux hors pair, mais très difficile à apprivoiser. On le disait dur, parfois brutal avec les femmes qu’il aimait. « C’est un homme qui a beaucoup souffert à cause des femmes. Celles qui ont eu la chance de passer quelques heures dans

l'intimité du Manchot en restent marquées. C'est avec fougue, avec rage qu'il les aime ; puis il oublie aussi vite celle qui lui a procuré quelques heures de satisfaction. »

Quand il lisait ces articles, le Manchot ne pouvait s'empêcher de sourire. « Mais où donc va-t-on chercher ça ? Les journalistes ne savent pas quoi écrire ; aussi, ils inventent. »

Pourtant, il y avait une part de vérité dans ce qu'on affirmait. Dumont, à cause de quelques déceptions, à cause également de son infirmité, refusait de s'attacher à une seule femme. Parfois, même, il semblait vouloir les fuir.

Le Manchot était vite devenu la coqueluche des femmes. On aimait cette figure aux traits durs. On voulait voir cette fameuse prothèse dont on parlait tant. Souvent, on entendait des jeunes filles chuchoter entre elles :

- Moi, je réussirais à l'apprivoiser.
- Ce doit être une sensation extraordinaire de se faire serrer par cette main.
- Je ferais n'importe quoi pour passer

quelques heures dans ses bras.

La jeune infirmière était une lectrice assidue de toutes ces revues qui font d'hommes bien ordinaires des héros ou des Don Juan de rêve. Et elle se savait jolie, bien tournée. Tous ses patients – les moins abîmés du moins – la regardaient avec des yeux de loup, et ça lui plaisait. Elle prenait un malin plaisir à détacher le bouton du haut de son uniforme, de sorte que, quand elle se penchait, on pouvait voir ses seins d'une rondeur parfaite. Et elle prenait plaisir à aguicher les malades qu'elle trouvait le plus à son goût.

– Le médecin de service est très occupé, monsieur Dumont.

Elle se pencha sur lui.

– Si je puis vous être de quelque utilité, vous n'avez qu'à demander ; je suis ici pour vous servir. Vous ne vous sentez pas bien ?

– Au contraire, je n'ai plus de fièvre. On me permet de me lever, je me demande bien ce que je fais encore ici. Je déteste l'inactivité.

– Je vais prévenir le médecin, dit-elle ; mais

tout à l'heure, après les visites, je vous ferai moi-même une bonne friction à l'alcool. Vous : verrez, ça vous détendra.

Et sa main glissa doucement sur la poitrine velue du Manchot.

– Ce ne sera pas nécessaire, mademoiselle. Tout ce que je désire, c'est sortir d'ici au plus tôt.

– C'est le médecin qui vous suit qui doit signer votre congé. Ça ne devrait pas tarder. Je reviendrai vous voir.

Et avant de sortir de la chambre, elle lui lança un regard rempli de promesses.

« Très jolie, cette petite, songea le Manchot. Mais j'ai l'impression qu'elle ne conservera pas son poste longtemps. Elle s'occupe trop bien de ses patients mâles. »

Une dizaine de minutes plus tard, un jeune médecin entra dans la chambre. Il avait étudié le dossier du Manchot.

– Demain matin, dit-il, on refera votre pansement. Si vous n'avez pas de fièvre, le docteur Garnier signera votre congé.

– Je pourrai reprendre mon travail immédiatement ?

– Vous en discuterez avec lui. Mais moi, je ne vous le conseille pas. Quelques jours de congé ne vous feront pas de tort. D’ici une semaine, vous serez débarrassé de ce pansement. Il faut être patient, monsieur Dumont. Malgré tout, vous êtes chanceux de vous en tirer aussi bien.

Lorsque le médecin fut parti, le Manchot se leva et, avec difficulté, il réussit à passer sa robe de chambre. Ce n’était pas facile. Son bras droit était en écharpe et, avec sa prothèse, il ne pouvait pas tout faire. Il aurait pu sonner son infirmière, mais la jeune fille aurait encore pu se faire certaines idées.

L’heure des visites approchait. Déjà, Michel était venu le voir à deux reprises, tout comme Candy. Il pouvait fort bien recevoir d’autres visiteurs, ce soir-là.

Il ne se trompait pas. Sa secrétaire, Rita Michaud, arriva bientôt, accompagnée de son ami. Puis ce fut au tour de Candy et, enfin, Michel parut avec son amie Yamata, la jolie

Japonaise.

– Tout le bureau s’est donné rendez-vous ici, ce soir. Vous avez bien fait de venir car je sors demain.

– C’est vrai, boss ? demanda Michel.

– Le médecin me l’a assuré tout à l’heure. Je devrai prendre un repos d’une semaine. Aussi, je vais en profiter pour me mettre à la recherche d’un nouveau local. Ça fait des semaines que nous parlons de nous installer ailleurs, d’avoir des locaux plus vastes...

Candy demanda aussitôt :

– Est-ce que j’aurai un bureau personnel ? Je déteste recevoir un client devant tout le monde.

Michel ricana :

– Oui, surtout si ce client te plaît. On te connaît bien, tu sais.

Candy faillit se fâcher. Michel aimait bien la taquiner.

– Si possible, continua le Manchot, toi, Candy et toi, Michel, vous aurez chacun votre bureau.

J'aimerais également une salle pour les employés intermittents.

Il arrivait souvent au Manchot de faire appel à des policiers à leur retraite, des détectives fort habiles et qui ne demandaient pas mieux que de tromper leur ennui en travaillant quelques heures.

– J'espère que nous aurons également notre gymnase ! fit le grand Beaulac.

– Ça, j'y tiens. Si tu ne faisais pas d'exercice, tu engraisserais beaucoup trop rapidement et tu perdrais la forme. Aussi, il me faut louer tout un étage. Ensuite, nous déménagerons nos locaux petit à petit.

Et ce soir-là, on échafauda de nombreux projets. Tout le monde était de bonne humeur et l'heure de départ des visiteurs sonna beaucoup trop tôt.

– Dire qu'il faut se coucher et que je n'ai même pas sommeil. Je déteste les hôpitaux.

– Soyez raisonnable, Robert, répondit Candy. Demain, vous serez libre. Et puis, vous avez vu, aujourd'hui, le soleil est revenu. Ici, vous avez

une très belle vue sur le parc Lafontaine, c'est agréable.

Après quelques jours d'un temps maussade, en effet, le temps s'était mis au beau. Et de sa fenêtre, le Manchot pouvait apercevoir les espaces verts, les rares fleurs qui ornaient les pelouses.

– Mais pour ça, Candy, il faut de bons yeux. Autrefois, ce parc était magnifique ; mais aujourd'hui, il est malheureusement bordé de terrains de stationnement. Ça lui enlève énormément de charme.

Peu après, le Manchot se retrouva seul dans sa chambre. Il s'installa dans son fauteuil, car il ne voulait pas se coucher tout de suite. Bientôt, la porte de la chambre s'ouvrit et la jolie infirmière parut.

– Comment, vous n'êtes pas au lit ? Je venais pour votre friction...

– Je vous ai dit que ce n'était pas nécessaire. Le médecin m'a assuré que je sortirais demain.

– Tant mieux. Allons, debout, je vais vous

aider à vous installer dans votre lit.

– Je suis capable tout seul, mademoiselle. Je n'ai pas sommeil.

– Promettez-moi de sonner quand vous serez prêt. Il ne faut pas commettre d'imprudences.

Elle n'osait pas faire allusion à sa blessure et à sa prothèse, mais elle savait son patient sérieusement handicapé.

Sitôt que la garde fut sortie, le Manchot se leva, fit glisser sa robe de chambre et s'installa dans son lit. Le détective avait fait placer la table de chevet à sa gauche. De cette façon, il pouvait se servir du téléphone sans avoir toujours à sonner les infirmières.

Il ferma les yeux, mais le sommeil ne semblait pas vouloir venir. Un sixième sens veillait en lui et le tenait éveillé. Il était plus nerveux qu'à l'ordinaire. Il avait trop hâte de sortir. Peut-être...

*

Le sergent-détective Gilbert Michaud faisait partie de l'escouade des homicides de la police de la CUM.

En service depuis plus de vingt ans, Michaud s'était révélé un détective assez extraordinaire. S'il avait voulu, il aurait pu grimper les échelons de la hiérarchie policière. On lui avait offert des postes intéressants.

Mais Michaud était un chercheur. Il aimait travailler seul et détestait prendre trop de responsabilités. Maintenant, l'heure de sa retraite arrivait rapidement. Pourtant, il était en pleine forme. Il se sentait encore capable de diriger des enquêtes.

Malheureusement, il avait pour chef l'inspecteur Bernier, cet ex-militaire qui faisait marcher ses hommes à la baguette, un policier détesté de presque tous ceux qui travaillaient sous ses ordres. Aussi, Bernier avait pris pour habitude de confiner à des tâches de bureau les détectives qui avaient déjà plusieurs années de service. Ces policiers de carrière critiquaient souvent ses directives. Les jeunes étaient plus souples.

Bernier parfois les insultait et ces jeunes détectives n'osaient pas élever la voix.

Depuis quelques mois, Gilbert Michaud ne travaillait plus durant la journée. Son service débutait, soit à quatre heures de l'après-midi, soit à minuit.

– Vous restez au bureau, lui avait dit Bernier, vous êtes mon bras droit. C'est vous qui dirigez l'escouade durant mon absence.

Mais Michaud s'ennuyait. Les enquêtes sur les homicides se font rarement la nuit. Les rapports des détectives, si enquête il y avait durant la soirée ou la nuit, n'entraient au bureau que le lendemain matin.

« Dans deux ans, se disait Michaud, je pourrai prendre ma retraite. Je suis encore assez jeune pour travailler. Je me trouverai sûrement quelque chose. Faut pas que je reste à rien faire. »

Et cet après-midi-là, après le départ de l'inspecteur, il se mit à jeter un coup d'œil sur les nombreux dossiers qui se trouvaient sur son bureau.

Malgré d'intenses recherches, les policiers n'avaient pas encore mis la main au collet des quatre hommes qui s'étaient évadés d'un fourgon, alors qu'on les conduisait vers le palais de justice. « Un meurtre a déjà été commis dans cette affaire ; il peut y en avoir d'autres si on ne réussit pas à arrêter ces hommes. » Il s'attarda à jeter un coup d'œil sur les feuilles de route des quatre criminels.

« Il y a quelque chose qui cloche dans cette histoire. Premièrement, quelqu'un a trop parlé. Comme à l'ordinaire, on ne décide du parcours qu'à la toute dernière minute. Quelqu'un a donc prévenu les complices des quatre criminels. Je vais demander aux enquêteurs de questionner les policiers qui ont accompagné le fourgon. »

Il prit quelques notes. Il regarda ensuite les photos des quatre évadés.

« Gerry Blanchette. 41 ans. C'est la troisième fois qu'il est condamné pour vol de banque. C'est pas un tueur. Deux fois, les policiers se sont rendu compte qu'il avait commis ces vols avec des revolvers-jouets. »

Deux autres criminels, Williams et Faubert, faisaient partie de la même bande. Quelque six mois plus tôt, ils avaient été arrêtés en même temps que Blanchette. « Je connais le genre. Des types qui se sentent supérieurs, qui se croient des criminels endurcis. Pourtant, ce ne sont pas des tueurs. Je ne comprend pas. Pourquoi ont-ils assassiné ce chauffeur de taxi ? Ils n'avaient qu'à le laisser dans le terrain de stationnement. Ce meurtre a été commis par un maniaque. »

Il s'attarda sur la photo de Rozon. « Ce nom me dit quelque chose. Prisonnier modèle. Il ne fait pas partie de la même bande. Pourtant, il était avec les trois autres. »

Il décida d'aller fouiller au service des archives. Il voulait plus de détails sur ce Rozon, et sur ce qui l'avait emmené en prison. Il devait sûrement y avoir un dossier plus complet.

Une vingtaine de minutes plus tard, le sergent-détective Gilbert Michaud commença à lire les nombreux rapports qui se trouvaient dans le dossier de Rozon.

« Mais oui, je me souviens, maintenant. J'étais

avec Dumont lorsqu'on a capturé ce type. »

Il se rappelait parfaitement la scène, l'entrée de Dumont dans la chambre, les coups de feu tirés en direction de la draperie, la mort de la compagne de Rozon.

« Le procès. Ce Rozon était fou. Je n'ai jamais vu un homme aussi enragé. Il voulait absolument tuer Dumont. Un tueur, ce Rozon. » Michaud relut le rapport de l'évasion. Trois des hommes avaient pris la fuite ensemble. Le quatrième avait volé l'imperméable et la casquette d'un gardien. C'est ce quatrième qui avait hélé un taxi et qui, quelques minutes plus tard, avait froidement tué le chauffeur.

« Il faut que ce soit ça. Rozon a été mêlé, par hasard, à cette évasion. Un prisonnier qu'on disait modèle ; mais à la moindre chance, non seulement il prend la fuite, mais il tue, sans aucune raison. Je me demande si Dumont est au courant de l'évasion de Rozon. Ce prisonnier est un malade mental. Quelque chose me dit que s'il a accepté de s'enfuir avec les autres, c'est pour mettre sa menace à exécution. »

Michaud avait vu dans les rapports des jours précédents que le Manchot avait été blessé, qu'il se trouvait présentement hospitalisé, mais on ne mentionnait pas dans quelle institution. Le sergent-détective téléphona à l'agence du Manchot, mais ce fut le service téléphonique qui lui apprit que le bureau était fermé.

Comme Michaud connaissait Beaulac, il appela chez le jeune détective, mais personne ne répondit. Il se souvint soudain que le Manchot avait été blessé en enquêtant sur un crime qui avait été commis dans la ville de Laval. « Je suis bête, j'aurais dû y penser plus tôt. Ce sont eux qui pourront me renseigner. »

Quelques instants plus tard, il se mettait en communication avec l'hôpital Notre-Dame.

– Je voudrais parler à Robert Dumont, qui est présentement hospitalisé chez vous.

– Mais monsieur, les malades dorment. Rappelez demain.

– Police, mademoiselle. C'est un cas urgent.

On donna le numéro de la chambre, puis on

transféra l'appel.

– Allô ?

– Monsieur Robert Dumont, s'il vous plaît ?

– Oui, c'est moi. Écoutez, si vous êtes journaliste, je n'accorde aucune entrevue. Je ne veux pas être dérangé. Cessez de me téléphoner et...

– Dites donc, Bob, vous êtes de mauvais poil, ce soir.

– Excusez-moi, mais qui parle ?

– Gilbert Michaud, de la police.

Le Manchot parut très heureux.

– Gilbert, comment allez-vous ? Ça fait des mois que je n'ai pas entendu parler de vous. Toujours au poste ? Toujours en train d'essayer le réparer les bêtises de cet imbécile de Bernier ?

Michaud ne put s'empêcher de rire.

– Allons, Robert. Je vois que vous n'avez pas encore pardonné à votre ex-supérieur.

– Oh, je ne lui en veux pas, vous savez. En m'obligeant à démissionner, il m'a rendu un fier

service. Je ne regrette aucunement de m'être lancé dans cette nouvelle aventure d'agence de détectives privés.

Le sergent-détective s'informa de la santé de son ami et ce dernier lui apprit qu'il recevrait son congé de l'hôpital, très bientôt.

– Vous avez lu les journaux, Robert ? Je suppose que vous êtes au courant de la spectaculaire évasion de quatre prisonniers ?

– J'avoue que j'ai bien vu les gros titres dans les journaux, mais je n'ai pas lu les articles. Ça me concerne ?

– Peut-être. En tout cas, moi, il y a certains points qui m'inquiètent. Vous vous souvenez de François Rozon ? Il y a environ cinq ans, en le capturant, vous avez tué accidentellement sa petite amie et...

– Comment si je m'en souviens, s'écria le Manchot. J'ai moi-même cherché à lui expliquer qu'il s'agissait d'un simple accident, il n'y avait rien à faire. Il voulait absolument me sauter à la gorge. Dites-moi pas que Rozon s'est évadé ?

– Oui, avec trois autres détenus.

Mais le Manchot paraissait rassuré.

– Je me suis renseigné sur Rozon, il y a une couple d'années. Il ne parlait plus de vengeance, il était un prisonnier modèle.

– Peut-être, mais un prisonnier qui ne fraternisait avec personne, qui rongait son frein en silence. Dites-moi, Robert, si je passais à l'hôpital, on me laisserait monter pour vous parler ?

– Sûrement.

– Je veux vous faire part de mes déductions. Ce n'est pas Rozon qui, selon moi, a organisé cette évasion. Mais il en a profité et il n'est pas en compagnie des trois autres criminels. Il est seul et poursuit un but bien précis. S'il était le prisonnier modèle dont vous parlez, il se serait livré à la justice.

– Venez, je vous attends.

Après avoir raccroché, le Manchot resta songeur. Il revivait les heures pénibles passées après la mort de l'amie de Rozon.

Brusquement, Robert Dumont se leva. Sur un fauteuil, au bout de son lit, se trouvaient les journaux des deux derniers jours.

Restant debout, près de son lit, il plaça les journaux sur le lit de façon à pouvoir les lire et consulta les articles concernant l'évasion des quatre détenus.

– Moi qui avais de la difficulté à dormir, j'ai l'impression que je ne passerai pas une nuit paisible.

*

François Rozon n'avait pas perdu de temps. En quelques heures, il avait commis un hold-up chez un dépanneur et avait également forcé deux chauffeurs de taxi à lui remettre l'argent qu'ils possédaient.

Il avait retenu une chambre dans une maison du centre-ville, une de ces maisons de chambres où l'on peut louer, presque à l'heure, et où l'on ne pose jamais de question.

Il s'était ensuite rendu chez un armurier, dont il avait entendu parler en prison, qui fabriquait de fort bons silencieux pour ses clients de la pègre. S'il ne s'était pas encore fait pincer par la police, il trouverait peut-être ce qu'il cherchait...

Il avait demandé à voir des revolvers.

– Vous avez un permis ? demanda le commis froidement.

– Avant tout, voyons si vous avez le genre d'article que je cherche.

– Nous avons plusieurs marques et de calibres différents, fit le commis en désignant des armes à l'arrière du comptoir.

D'un pas décidé, Rozon se dirigea vers la porte.

– Eh bien quoi ? Vous voulez voir, oui ou non ?

– Venez ici, une seconde. Vous saviez qu'il y a un homme qui surveille votre boutique ? Je l'ai remarqué tout de suite en entrant et moi, j'aime pas ça.

Le marchand s'approcha rapidement de la

porte. Une seconde plus tard, il recevait un coup de crosse de revolver à l'arrière de la tête. Il s'écroula.

Aussitôt, Rozon abaissa le store de la porte et poussa l'homme derrière le comptoir. Quelques instants plus tard, il s'emparait d'un puissant revolver, auquel s'adaptait un silencieux trouvé dans un tiroir de l'arrière-boutique. Avant de sortir, il fit provision de munitions.

Sans plus s'attarder, il sortit rapidement du magasin et s'éloigna à pied vers le centre-ville. Il retourna à sa chambre. Il avait pris le temps de s'acheter un rasoir, des ciseaux, des lunettes de soleil. Il se mit immédiatement au travail. Il rasa sa moustache puis, avec les ciseaux, il se coupa les cheveux le plus court possible. Il termina le tout avec le rasoir. Maintenant, il avait le crâne lisse comme un genou. Ça le faisait ressembler au fameux policier Kojack de la télévision.

« Et avec ces lunettes, personne ne me reconnaîtra. »

Pour sortir de la maison de chambres, il se mit une casquette sur la tête, afin de ne pas attirer

l'attention du logeur. Mais une fois dans la rue, il glissa la casquette dans sa poche. Il entra dans une taverne quelques instants plus tard, puis, après avoir ingurgité une bière, il demanda au commis plusieurs pièces de dix cents.

– J'ai de nombreux appels à faire.

Il alla s'enfermer dans la cabine téléphonique et, au bout de cinq minutes, il en ressortait, le sourire aux lèvres. Il avait le renseignement désiré. Il savait que Robert Dumont se trouvait à l'hôpital Notre-Dame. Il connaissait aussi l'heure exacte des visites. « Et c'est ce soir que je passerai à l'action. J'aurai ma vengeance. »

Il sortit de la taverne, alla faire quelques emplettes, s'acheta de la nourriture et retourna à sa chambre. Il préférait ne pas trop se montrer en public et il mangea dans son appartement.

Retirant d'un sac la blouse de médecin qu'il avait achetée, il l'endossa et jeta un coup d'œil dans le miroir crasseux qui ornait le haut du bureau. « Ça me va comme un gant. On me prendra facilement pour un docteur. »

Ce ne fut que vers neuf heures qu'il sortit de sa chambre. Il se dirigea à pied vers l'hôpital Notre-Dame. Des visiteurs retardataires retournaient à leurs voitures, sur le terrain de stationnement.

Rozon se dirigea vers une porte de l'hôpital qui donnait sur ce terrain. Profitant de la sortie de quelques visiteurs, il se glissa rapidement à l'intérieur sans attirer l'attention du garde de sécurité.

Il monta rapidement un escalier dans l'aile arrière de l'hôpital. Il avait remarqué des escaliers de sauvetage sur le côté de l'édifice. Parvenu au troisième étage, il longea un corridor jusqu'à ce qu'il arrive à une fenêtre d'où il pouvait atteindre l'escalier de sauvetage. Il ouvrit la fenêtre et la referma à une couple de reprises. Il prit bien garde de pousser le loquet. Maintenant, l'heure décisive allait sonner.

Rozon s'avança dans le corridor jusqu'à la salle de toilette. Il y entra, enleva rapidement son veston et sortit la blouse blanche d'un grand sac. Il y avait également, dans ce sac, une chemise de

carton dans laquelle on classe les dossiers.

Le criminel mit son veston dans le sac, retourna à la fenêtre, l'ouvrit et plaça le sac sur les premières marches de l'escalier de sauvetage.

Il jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Tous les visiteurs sont partis. Il ne reste que les infirmières et à cette heure-ci, elles sont occupées à préparer leurs malades pour la nuit. Ça ne devrait pas être compliqué.

Il monta jusqu'à l'étage où se trouvait la chambre du Manchot. Il s'avança lentement dans le corridor, cherchant le numéro de la chambre.

Soudain, une garde-malade tourna au bout du corridor et arriva presque face à face avec lui.

– Vous cherchez quelque chose, docteur ?

– Non, non, je vous remercie, garde, je viens de voir un ami.

L'infirmière ne posa aucune autre question et alla s'installer au poste, au bout du corridor.

Rozon savait maintenant qu'il était à deux pas de la chambre du Manchot. Bientôt, il s'arrêta,

face à la porte. Il regarda autour de lui. Il n'y avait personne dans le corridor. Il savait exactement quel chemin emprunter pour regagner rapidement l'escalier, descendre au troisième, sortir par l'escalier de sauvetage, mettre son veston et descendre dans le terrain de stationnement, sans attirer l'attention.

Le criminel tira le revolver de sa ceinture, ajusta le silencieux, s'approcha de la porte et tendit l'oreille. « Tout est tranquille. »

Lentement, il poussa la porte, sans faire de bruit. Une veilleuse éclairait la chambre. Il jeta un coup d'œil dans la pièce. « Il dort, il saura jamais ce qui lui est arrivé. »

Un rictus se dessina sur ses lèvres. Enfin, il allait l'obtenir, sa vengeance !

Il tendit le bras, visa bien le milieu du lit et on entendit quatre petits claquements. Rozon était certain d'avoir touché la cible.

Il remit le revolver à sa ceinture et, sans trop se presser, il passa devant le poste des infirmières, salua la jeune garde, enfila le

corridor et arriva à l'escalier. Il descendit rapidement au troisième.

Il dut faire mine de jeter un coup d'œil sur ses dossiers, car deux infirmières étaient en grande conversation dans le corridor. Nerveusement, Rozon voyait le temps filer. On pouvait, d'un moment à l'autre, découvrir le cadavre du Manchot et donner l'alerte.

D'un pas décidé, il s'avança en direction des deux infirmières.

– Dites donc, vous n'avez pas beaucoup de travail à cet étage-ci. C'est tout ce que vous savez faire, papoter ?

Les deux jeunes filles s'éloignèrent rapidement. L'une entra dans une chambre tandis que l'autre disparaissait au bout du long couloir. Rozon ouvrit la fenêtre, se glissa dans l'escalier de sauvetage puis, après avoir refermé, il enleva sa blouse, remit son veston et dévala l'escalier en vitesse.

Maintenant, l'homme se sentait soulagé. Il était même prêt à retourner derrière les barreaux. Sa vengeance était complète.

V

Un silence inquiétant

Robert Dumont jugea qu'il était inutile de se recoucher. Son ami, le sergent-détective Michaud ne devait pas tarder. Lentement, le Manchot se dirigea vers la porte de sa chambre, l'ouvrit de la main gauche et jeta un coup d'œil dans le corridor. « Tout est silencieux. N'importe qui pourrait passer dans ce couloir sans être dérangé. »

Et il songea combien il pouvait être facile pour un criminel de s'introduire dans l'hôpital, se rendre jusqu'à sa chambre et de le tuer, tout ça, sans éveiller l'attention. Le Manchot était nerveux. Après le départ de ses employés, il avait reçu un appel téléphonique d'un journaliste qui avait refusé de se nommer. Ça pouvait fort bien être ce Rozon.

« Et si Rozon arrivait avant Michaud. On ne sait jamais. Je ne suis quand même pas pour me laisser assassiner sans rien faire. Je vais prendre mes précautions. »

Il ramassa les journaux qui se trouvaient sur le lit et les glissa sous les couvertures. Puis, il alla chercher son veston, ses pantalons et fit une forme qui pouvait ressembler à quelqu'un qui dormait. Le bas des pantalons sortait de sous les couvertures. De sa main gauche, le Manchot en forma une boule, reposant sur l'oreiller. Il éteignit la lumière du plafond et ne laissa que la petite veilleuse qui éclairait la chambre, durant la nuit. Il recula jusqu'à la porte.

« De loin, avec cette pénombre, ça peut tromper n'importe qui. »

Il jeta un coup d'œil sur sa montre. Vingt minutes s'étaient écoulées depuis l'appel de Michaud. Il savait que le sergent-détective devait se faire remplacer par un de ses hommes avant de quitter son poste. « Et ça peut être assez long si ses hommes sont occupés. »

Le Manchot alla s'installer dans la salle de

toilette. Il n'alluma pas de lumière. De son poste, en laissant la porte légèrement entrouverte, il pouvait voir l'entrée de la chambre. « Si Rozon vient, je tâcherai de le surprendre. »

Et il resta là, assis sur le bol de toilette, sans bouger, tendant l'oreille au moindre bruit. Soudain, il eut l'impression que la porte de sa chambre s'ouvrait. « C'est peut-être la jeune infirmière qui veut absolument me donner mon massage », songea-t-il en souriant. Tout était silencieux. Le Manchot aperçut vaguement un uniforme blanc. C'était sûrement l'infirmière. Mais pourquoi n'entrait-elle pas ?

Soudain, il vit distinctement un bras au bout duquel se dessinait l'ombre d'un revolver. Un long frisson lui parcourut le dos lorsqu'il entendit les quatre claquements. Les balles s'enfonçaient dans le mannequin qu'il avait fabriqué.

La porte se referma et tout redevint silencieux. Rapidement, Robert Dumont réfléchit. « Si je sors tout de suite, il m'abattrà. Non, je donnerai l'alerte dans une minute ou deux. »

Il attendit impatiemment puis, quand il crut le

moment arrivé, rapidement il se dirigea vers la porte, l'ouvrit et faillit entrer en collision avec son ami, le sergent-détective Michaud.

– Robert, qu'est-ce que vous faites là ?

– Vite, qu'on empêche les gens de sortir de l'hôpital. Rozon est venu.

– Quoi ?

– Il est vêtu d'un uniforme blanc. Il a déchargé son arme sur le lit.

Les infirmières accoururent, attirées par les bruits de voix. Michaud lançait des ordres. On communiqua avec les gardiens qui se trouvaient aux entrées de l'édifice.

– Il y a un assassin dans l'hôpital. Il cherche à fuir. Il faut l'arrêter. C'est un homme. Possible qu'il porte un uniforme blanc. Ne laissez sortir personne.

Mais au bout d'une quinzaine de minutes. Michaud et Dumont durent se rendre à l'évidence : François Rozon avait réussi à fuir l'hôpital.

– Mesdemoiselles, ordonna le sergent-

détective, pas un mot sur ce que vous avez vu. Si on vous questionne, vous ne savez rien, vous avez compris ? Si on veut plus de détails, vous référererez ces personnes à la chambre de monsieur Dumont. Je suis le sergent-détective Michaud. Obéissez.

Une fois seul avec son ami, Michaud demanda :

– Maintenant, allez-vous m’expliquer ce qui s’est passé, Bob ?

– Votre appel m’a fait réellement peur. Avec ce seul bras, je ne peux pas tout faire, je suis sérieusement handicapé et complètement à la merci d’un fou comme Rozon. J’ai eu la vague impression qu’il allait venir, une sorte d’intuition, un sixième sens... appelez ça comme vous voudrez.

Et il lui expliqua comment, non sans difficulté, il avait fabriqué une sorte de mannequin.

– C’était grotesque, comme vous le constatez, mais c’était suffisant, dans la pénombre, pour tromper quelqu’un. J’espérais pouvoir capturer

Rozon, si jamais il s'approchait du lit.

– C'était risqué.

– Je sais.

Mais Robert Dumont montra sa main gauche.

– Cette main développe une force plusieurs fois supérieure à celle d'une main ordinaire. Je comptais l'agripper solidement et ne pas le lâcher. Mais Rozon n'est même pas entré. Il a ouvert la porte et a fait feu sur le mannequin, à quatre reprises.

Le Manchot se sentait maintenant très nerveux. Sans l'appel de son ami Michaud, Rozon aurait facilement réussi à l'abattre.

– Et il va sûrement recommencer, fit Michaud.

– Oui, même si nous essayons de cacher la vérité, il est trop tard. Nous avons donné l'alerte. Des visiteurs ont dû être fouillés. Les journalistes vont venir. Ils voudront tout savoir.

Le sergent-détective semblait beaucoup moins inquiet que le Manchot.

– Mais c'est parfait, Bob. Maintenant que nous

connaissons les intentions de Rozon, il sera facile de lui tendre un piège. Vous savez bien que tous les corps policiers ne demanderont pas mieux que de vous aider.

Le Manchot protesta :

– Oh non ! Je suis capable de me débrouiller seul.

Tout de suite, le détective privé s’excusa :

– Je ne dis pas ça pour vous, Gilbert. Sans votre appel, je ne serais probablement plus de ce monde. Mais je ne veux pas que la police se mêle de cette affaire. J’ai ma propre équipe, je suis capable de m’occuper de ma sécurité. Pour le moment, vous allez m’aider.

Michaud demanda :

– Vous aider à quoi ?

– À m’habiller. Je ne reste pas ici plus longtemps. Le médecin, de toute façon, devait me signer mon congé demain. Je quitte cet hôpital.

Mais le sergent-détective n’approuvait pas la décision de son ami.

– Ici, vous ne courez plus aucun danger. Je placerai deux hommes devant votre porte. Demain, vous pourrez partir et...

– Et Rozon sera caché quelque part, guettant ma sortie, prêt à me descendre. J’ai l’impression que ce gars-là se fout de se faire capturer, même de se faire tuer. Il n’a qu’un but, se venger et rien ne pourra l’arrêter.

Voyant qu’il ne le ferait pas changer d’idée Michaud l’aida à se vêtir. Le Manchot finissait de s’habiller lorsque la porte s’ouvrit, et la jeune infirmière parut.

– Il y a un photographe qui... Elle s’arrêta brusquement en se rendant compte que le Manchot se préparait à partir.

– Mais qu’est-ce que vous faites là ? Vous n’allez pas quitter l’hôpital ? Vous n’avez pas encore reçu votre congé.

– Vous voulez me rendre service ? demanda Dumont.

– Oh oui ! fit-elle d’un ton plein d’espoir.

– Tout ce que je vous demande, c’est de

retenir ce journaliste.

– Ce sera difficile. Déjà, tout l’hôpital sait qu’on a tenté de vous tuer.

Michaud murmura :

– Qu’est-ce que je vous disais, Bob ?

– Ne restons pas ici plus longtemps. On a déjà trop tardé.

Le Manchot repoussa la jeune infirmière, ouvrit la porte et sortit dans le corridor, suivi par le sergent-détective Michaud.

Aussitôt, un éclair de flash électronique brilla, suivi presque immédiatement d’un second. Dumont n’avait même pas eu le temps de se couvrir la figure.

– Hé, vous ! Donnez-moi cet appareil tout de suite.

Mais le journaliste-photographe avait pris ses jambes à son cou et la chance lui sourit. Les portes de l’ascenseur venaient de s’ouvrir et, lorsque Dumont arriva devant les lourdes portes, elles venaient de se refermer. Il était inutile de chercher à rejoindre l’homme en s’élançant dans

l'escalier. Le Manchot ne se sentait pas assez en forme pour ça.

– Faites quelque chose, Michaud !

– Que voulez-vous que je fasse, Robert ? Faire arrêter cet homme ? Causer un autre scandale en empêchant la liberté de presse ? Vous auriez dû m'écouter. Si vous étiez resté dans votre chambre, rien ne serait arrivé.

Le second ascenseur arriva enfin. Mais lorsqu'ils arrivèrent dans le hall, le photographe était loin. De nombreux policiers étaient déjà là et on s'approcha rapidement de Michaud et de son compagnon.

– Retenez-les, dites-leur n'importe quoi. Je ne veux parler à personne.

– Mais où allez-vous ?

Le Manchot ne prit qu'une seconde de réflexion.

– Chez Michel Beaulac. Ensuite, j'aviserais.

Le sergent-détective réussit à retenir ses collègues qui auraient bien aimé poser quelques questions au Manchot. Tout près de l'hôpital, il y

avait un poste de taxis. Dumont sauta dans une voiture, donna l'adresse de Michel et ordonna nerveusement :

– Ne perdez pas de temps, je suis pressé.

VI

Michel prend des décisions

L'appartement était beaucoup trop petit pour que les neuf hommes se sentent à l'aise. Trois s'étaient assis sur le lit, deux autres avaient le bout des fesses sur le bord de la fenêtre. Un seul occupait le fauteuil unique de l'appartement. Un des hommes avait voulu s'asseoir sur l'accoudoir, mais le chef de groupe l'avait repoussé brutalement.

– Toi, bouge ton cul de là. J'suis pas assez de bonne humeur comme ça, oblige-moi pas à te sentir de près.

Les trois autres hommes étaient debout. Tous paraissaient mal à l'aise. Une certaine nervosité régnait dans la pièce, l'atmosphère était tendue.

– On peut pu faire confiance en personne,

viarge ! Vous savez ce que nous autres, on a risqué, en préparant l'évasion ?

Gerry Blanchette, le plus vieux des trois évadés, semblait s'être fait le porte-parole de ses deux acolytes.

– On a suivi vos directives à la lettre. On a pris la fuite, sans même toucher aux gardes. On est monté dans la voiture qui nous attendait. On pouvait pas faire plus.

Le chef imita sa voix traînante :

– On pouvait pas faire plus. Bande de caves. Vous aviez pas dit que vous seriez quatre.

– On pensait être juste tous les trois, murmura Williams.

– Pas nouveau, toi, t'as jamais eu de tête. Vous le connaissiez, ce Rozon ?

– Plus ou moins.

– Vous saviez que c'était un tueur ? Un fou ?

Williams et Faubert jetèrent un regard vers Blanchette.

– En prison, surtout un gars comme Rozon, ça

se vante pas de ses prouesses. Moi, je savais que c'était un type qui avait le doigt facile sur la gâchette, qu'il avait déjà failli tuer un policier... mais depuis qu'il est au pen, c'est un tranquille. Jamais un mot, se mêle pas aux autres...

– Justement, viarge, c'est les plus dangereux. Nous autres, on se fend le cul pour vous sauver. Vous aviez rien qu'à laisser ce maudit Rozon-là enchaîné à son banc, à pas le délivrer.

– On a pensé bien faire. Mais on lui a dit de se débrouiller tout seul.

Le jeune Floyd coupa la parole à son chef.

– Il s'est bien débrouillé, y a pas à dire. Cinq minutes à peine après s'être évadé, il tuait un chauffeur de taxi. C'est un maniaque, ce gars-là.

Le chef se retourna brusquement :

– Toi, le jeune, je veux pas que t'ouvres la gueule, compris ? Tu sais ce qui te pend au bout du nez. Arnoux, quand il a vu que ses chefs devineraient la vérité, quand il s'est rendu compte que les policiers se doutaient bien qu'un des gardiens avait dû faire un appel pour transmettre

le trajet, a lâché le paquet. Puis, quand on a interrogé la femme d'Arnoux, elle nous a tous décrits, assez parfaitement puis, toi, elle t'a accusé de l'avoir violée. Quand je donne des ordres, j'veux qu'on m'écoute, c'est simple. Je t'ai dit, avant de partir, que je voulais pas que tu y touches.

– C'est pas de ma faute.

– Tu vas essayer de nous faire croire que c'est elle qui t'a violé, je suppose ?

Tous les autres éclatèrent de rire, à l'exception de Floyd évidemment.

– Non, faut quand même pas exagérer. Mais une fois que vous avez été partis, c'était peut-être pour me tendre un piège, elle s'est montrée... heu... très coopérative, si vous comprenez ce que je veux dire.

– C'est pour ça que tu as dû lui donner des claques sur la gueule puisqu'elle portait des marques ? Pour qui me prends-tu ? Penses-tu pouvoir m'emplir comme ça ?

Floyd baissa les yeux comme un collégien pris

en faute et ne répondit pas.

– Tout était préparé, tout. On avait un gros coup à faire. Ça faisait trois semaines qu'on surveillait cette banque-là. On savait par où fermer les routes pour empêcher les policiers de nous poursuivre. On aurait touché le paquet, quelques centaines de mille dollars. À l'heure qu'il est, vous seriez tous les trois en train de vous faire brûler les fesses sur une plage du Sud. Maintenant, c'est trop dangereux. La police a déployé tous ses effectifs après l'évasion.

– C'est normal ! murmura Faubert.

– Pas à ce point-là. Y avait des patrouilles partout. Pourquoi ? Parce qu'un meurtre a été commis, parce que vous trois, puis tous nous autres, si jamais ils nous prennent, on passera pour des complices de Rozon. Et vous la connaissez, la justice ? Celui qui tient la poche est aussi coupable que celui qui commet le vol ; ça, vous le savez, j'ai rien à vous apprendre. Vous pensez, vous autres, que si jamais on prend Rozon, ce fou-là va nous blanchir ? Attendez-vous pas à ça.

Un des hommes qui avait participé à la prise d'otage, chez Arnoux, déclara :

– Moi, je vois seulement une solution.

– Laquelle ?

– Faut qu'on retrouve Rozon nous autres mêmes. Là, on pourra le forcer à dire exactement ce qui s'est passé. Moi, j'ai toujours été contre le meurtre, j'veux pas me réveiller au pen pour vingt ans.

– Y a personne de nous autres qui est pour le meurtre. Jamais on a tiré une seule balle.

– Même quand on s'est fait prendre, déclara Faubert, on a pas opposé de résistance, et ça, les policiers le savent. On aurait pu descendre une couple de chiens facilement.

Tous ces hommes se sentaient pris au piège. Imperceptiblement, le meurtre commis par Rozon avait formé une sorte de nœud coulant qui se resserrait autour d'eux.

– Moi, j'en ai assez de rester enfermé dans ce trou, fit Blanchette pour rompre le silence.

– Et vous allez y rester encore. Si seulement

Rozon était capturé, la police se calmerait un peu. Vous auriez peut-être une petite chance de vous en tirer.

– L'idée de Ben n'est pas bête, murmura Faubert. Nous autres, on est dans le milieu. On a beaucoup plus de chances que d'autres de retrouver ce maudit fou-là.

– Tu crois ? Un gars qui est toujours seul, qui a pas d'amis, qui ne fréquente pas les gangs.

Faubert, un des trois évadés, sembla soudain avoir une idée.

– Écoutez une minute, boss, moi, j'ai une idée. Rozon, c'est un homme comme les autres. Ça fait cinq ans qu'il est enfermé au grand pensionnat. Moi, en sortant, quand j'ai retrouvé la liberté, vous savez à quoi j'pensais le plus ?

Personne ne répondit.

– Aux femmes ! J'sais pas ce que j'aurais donné pour en rencontrer une. C'est ça qui m'a le plus manqué, au pen. Ça me fait rien de rester enfermé ici, mais bonyeu, trouvez-nous des filles, autrement, moi, j'vais devenir fou. Rozon, c'est

pas une tapette. Ça on le sait tout de suite en arrière des murs, le mot se passe vite. Donc, après cinq ans, il doit avoir besoin de se « mettre », comme tous nous autres. Fouillez un peu, questionnez, à part sa blonde qui a été tuée, il doit connaître d'autres femmes. Il va sûrement en chercher une. S'il en connaît pas, il va se rendre dans une place où il est sûr d'trouver, sans que ça y coûte trop cher. Ces places-là, on les connaît, nous autres. C'est ça qu'il faut surveiller. Vous devez tous connaître le proverbe « Cherchez la femme. »

Le chef avait laissé parler Faubert. Il lui arrivait rarement de donner la parole à quelqu'un dans ce genre de réunions. Tous les yeux se tournèrent du côté du grand boss.

– C'est pas bête ce que tu viens de dire, Faubert. On a fouillé le passé de Rozon ; on va questionner des filles. Oui, c'est possible qu'il ait besoin de s'en taper une. Si seulement on pouvait en placer une sur son chemin.

– Et sur le nôtre aussi, répliqua Blanchette. Moi aussi, ça me manque, tout comme Faubert.

– Vous trois, va falloir vous en passer encore. Vous aviez rien qu’à réfléchir avant d’agir, fit durement le chef. Moi, c’est vous autres que je faisais évader. Rozon avait rien à voir là-dedans. Payez pour votre erreur. Laissez-nous agir et souhaitez que ce soit pas trop long.

Brusquement, tous sursautèrent. On venait de frapper à la porte. Instinctivement, le chef sortit son revolver et fit signe aux autres de se taire.

– Oui, qu’est-ce que c’est ?

– C’est Charlie !

On ouvrit la porte et un homme, grand, très mince, se glissa dans la chambre.

– Qu’est-ce que tu veux ? Qui t’a dit de venir ici ?

– Boss, j’pense que c’est important. Ça a rapport à Rozon. Je viens d’entendre une nouvelle à la radio. Y vient de se passer quelque chose à Notre-Dame.

– À l’hôpital ? demanda le chef.

– Oui. Rozon a voulu tuer le Manchot, mais ça a l’air qu’il a manqué son coup.

On se mit à discuter vivement. Tous parlaient en même temps. Le Manchot était fort connu dans le milieu de la pègre. On le craignait, mais on l'admirait également. On le savait juste.

Blanchette se souvenait de ce qui s'était passé cinq ans plus tôt.

– Comme ça, Rozon a pas oublié. Il veut toujours se venger de Dumont. C'est de ce côté-là qu'il faut le chercher.

Le chef imposa le silence.

– Je crois qu'on vient de trouver le joint, les gars. J'suis certain que plusieurs d'entre vous connaissent le grand Beaulac.

– Mike ? Je l'ai rencontré une fois ou deux, fit un des hommes.

– Moi aussi, reprit le patron. Quand il a perdu sa job dans la police, il s'est mis à jouer aux cartes. Il empruntait, sa dette augmentait. Je connais monsieur Lionel qui s'est occupé de son affaire. Beaulac lui a fourni des renseignements en échange de sa dette. C'est ça, les gars. Je vais voir Lionel. Par lui, je pourrais retrouver Beaulac.

Vous me suivez ? Beaulac, c'est le bras droit du Manchot.

Floyd voulut faire de l'esprit :

– Plutôt son bras gauche, c'est celui-là qui lui manque.

– Ferme-là, toi, le jeune. Ton esprit, on sait où il se loge, après ce que tu as fait à la femme Arnoux. Par Beaulac, on arrivera jusqu'au Manchot... et en surveillant le Manchot, nos chances d'attraper Rozon sont bonnes. Va falloir être prudents. On sera pas les seuls à surveiller Dumont. Laissez-moi ça entre les mains. J'ai l'impression que maintenant, on va pouvoir passer à l'action. Si Rozon peut nous tomber entre les pattes, il va la dire, la vérité, je vous le jure. Quand les policiers lui mettront la main au collet, il aura une confession avec lui, contant tout ce qui s'est passé. On comprendra alors que vous trois, vous avez pas été mêlés au meurtre du chauffeur de taxi. La police sera satisfaite. On relâchera un peu la surveillance et alors, on pourra frapper un grand coup. En attendant, Ben, tu restes avec eux. Y a rien que toi qui sors de

cette chambre pour acheter la nourriture.

Le chef se prépara à partir. Mais avant de franchir la porte, il se retourna :

– Quant aux femmes, je vais y penser. Faudrait en trouver des sûres, des filles qui iront pas s’ouvrir la trappe, et ça, c’est rare en maudit. Faut pas prendre de risques inutiles. Attendez de mes nouvelles.

Il sortit, suivi de Charlie et de tous ses autres acolytes. Williams, Blanchette et Faubert demeurèrent seuls en compagnie de Celui qui s’appelait Ben.

Williams qui n’avait pratiquement pas parlé, murmura :

– Moi, avoir su ce qui se passerait, je serais resté au pen. On était encore mieux là-bas qu’enfermés dans ce taudis. Le boss a besoin de se grouiller, j’attendrai pas une éternité. J’ai pas envie de devenir fou. S’évader pour rester enfermés. Y a pas à dire, c’est un succès, notre affaire !

*

L'appartement que Michel Beaulac partageait avec la jolie Yamata était un curieux mélange de modernisme et d'exotisme. Après avoir connu la Japonaise, l'assistant du Manchot avait fait de son logis une véritable réplique de jardins et d'appartements comme on en voit au Japon.

Le grand Michel avait enlevé tous ses meubles. Il y avait des fleurs partout, des tapis qui avaient dû coûter passablement cher et, enfin, des coussins qui servaient de fauteuil. Même que le jeune détective s'était habitué à coucher sur le plancher.

Mais tout ça n'avait duré qu'un temps. Michel s'était rapidement rendu compte que Yamata, qui habitait le Canada depuis sa plus tendre enfance, ne se plaisait pas dans ce décor. Et le jeune policier avait replacé les meubles dans sa chambre, la table et les chaises avaient délogé les coussins de la salle à manger et le couple n'était plus obligé de s'asseoir par terre pour manger. Lorsqu'il entra chez Beaulac, le visiteur se

sentait tout de même dépaycé. Le salon ressemblait à un jardin, la salle à dîner était décorée de tapisseries exotiques, mais les appareils électriques de la cuisine étaient des plus modernes. « Un jour, Michel, faudra décider de notre décoration, avait dit Yamata. Moi, je suis pour qu'on conserve une pièce, mais une seule, décorée dans le style japonais. »

Depuis qu'il avait remplacé le lit dans sa chambre, Michel s'était rendu compte qu'il reposait beaucoup mieux sur un matelas que sur le plancher. La journée avait été épuisante. Il avait eu beau cacher sa nervosité, la blessure du Manchot l'avait grandement inquiété. Yamata dut le pousser à trois reprises avant que le jeune détective pousse un grognement.

– Michel, je t'en prie, réveille-toi. Ça fait deux fois qu'on sonne à la porte.

– Hein ? Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

Maintenant, le carillon se faisait entendre sans arrêt. Michel bondit hors du lit et enfila rapidement sa robe de chambre. Il n'avait aucune idée de l'heure qu'il était. « Carabine ! Qui ça

peut-il être, en pleine nuit ? »

Il ne fit qu'entrebâiller la porte, mais tout de suite, il reconnut son patron.

– Hein, vous ? Mais qu'est-ce que vous faites ici ?

Sans dire un mot, le Manchot se glissa dans l'appartement et referma la porte derrière lui.

– Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Vous vous êtes sauvé de l'hôpital ?

Comme il connaissait bien l'appartement. Dumont s'était dirigé rapidement vers la pièce qui servait de bureau à Michel. Là, au moins, il était assuré de pouvoir trouver quelques bons fauteuils. Il se laissa tomber dans l'un d'eux.

– Sauvé... oui, c'est presque la vérité. J'ai été très chanceux, Michel. Sans l'appel du sergent-détective Michaud, je ne serais plus de ce monde.

– Mon Dieu, on a voulu vous tuer ?

Les deux hommes tournèrent la tête. La toute menue Yamata venait d'apparaître, enveloppée dans un long kimono.

Le Manchot leur parla de François Rozon, leur raconta ce qui s'était passé cinq ans plus tôt lors de la capture de ce criminel, puis relata les tout derniers événements qui s'étaient déroulés à l'hôpital.

– Mais alors, s'écria Michel, vous avez plus rien à craindre. Le sergent-détective Michaud a rien qu'à laisser croire que vous avez été assassiné, Rozon sera satisfait et ce sera seulement une question de temps pour qu'on le capture. On va vous garder ici et, dans moins d'une semaine, tout sera rentré dans l'ordre et vous pourrez reprendre votre travail, complètement rétabli.

– Pauvre Michel ! soupira Dumont. Ce n'est pas si simple que ça. Une tentative de meurtre dans un hôpital, tu crois que ça passe inaperçu, toi ? J'ai moi-même donné l'alerte, les gardiens ont fouillé tous ceux qui sont sortis de l'hôpital. Les infirmières, les employés m'ont vu bien avant. Les journalistes, toujours aux aguets, ont été prévenus de l'incident. Tu sais qu'il y a des journalistes qui se tiennent en communication

constante avec la police. Michaud a demandé de l'aide au poste, des journalistes, des photographes ont accompagné les policiers. L'un de ces photographes a même réussi à m'avoir, avant même que j'aie eu le temps de me cacher la figure. Il a pris la fuite. Demain, tous les journaux parleront de cette affaire. Rozon, comme tout le monde, saura que je suis toujours vivant.

Dumont s'arrêta de parler. Il paraissait fatigué, légèrement fiévreux. Yamata était sortie rapidement de la pièce et elle revint avec un petit transistor.

– Il y a des bulletins de nouvelles presque à tous les quarts d'heure. Nous verrons bien si on parle de votre affaire.

Et elle se mit à jouer avec le syntonisateur. Pendant ce temps, Michel demanda :

– Que comptez-vous faire ? Demander à la police de vous protéger nuit et jour, jusqu'à ce que Rozon soit capturé ?

– Non, répondit le Manchot en étouffant un bâillement. J'ai dit à Michaud que je ne voulais

pas de surveillance.

– Mais alors...

Dumont se passa la main sur le front, se frotta les yeux comme pour chasser le poids qui pesait sur ses paupières, puis admit :

– Je ne sais pas du tout ce que je ferai. Le sergent-détective doit venir nous rejoindre ici. Il faut trouver un plan... je ne sais pas.

Brusquement, Michel se retourna vers Yamata et lui fit signe de le suivre, mais la jeune Japonaise ne bougea pas.

– Attends, j'ai un poste qui donne des nouvelles.

Quelques instants plus tard, on annonçait que le détective privé, Robert Dumont, appelé aussi le Manchot, avait échappé de justesse à la mort. Un individu s'était introduit dans sa chambre et avait fait feu sur le détective à plusieurs reprises, mais l'attentat avait échoué. La police connaîtrait l'identité de l'agresseur et sa capture ne saurait tarder. Il s'agissait, précisait-on, de François Rozon, l'un des quatre criminels qui avaient

réussi à s'enfuir d'un fourgon cellulaire.

Michel se tourna du côté du Manchot, comme pour lui demander ce qu'il pensait de cette nouvelle. Mais le détective avait fermé les yeux. Il paraissait dormir.

Yamata suivit son mari dans le corridor.

– Prépare la chambre, pour lui. On va le coucher dans notre lit.

– Et nous ?

– J'ai bien peur que nous passions une nuit blanche. Si nous pouvons nous coucher, nous ferons comme il y a deux semaines, nous coucherons sur le tapis du salon. Je vais téléphoner.

– À qui ?

– Candy ! Je vais lui demander de venir nous rejoindre ici. Le sergent-détective Michaud ne saurait tarder. Je prendrai les décisions qui s'imposent.

–Toi ?

Yamata paraissait fort surprise.

– Oui, moi ! Le boss est pas en état d’agir et c’est à moi que ça revient de donner des ordres. Et vous allez tous m’obéir, à commencer par toi. Va préparer le lit tout de suite. Faut que le boss se couche au plus tôt.

Et d’un pas décidé, Michel entra dans la cuisine. Il y avait là un autre récepteur téléphonique. Candy devait sûrement dormir car la sonnerie retentit à cinq reprises avant qu’elle ne décroche.

– Allô ?

– C’est Michel. Je te dérange ? Tu es seule, j’espère.

– C’est pour niaiser que tu me réveilles en pleine nuit ?

– C’est pas du niaisage, loin de là. Je te dérange ? Réponds.

– Oui, mais je suis seule, idiot !

– Habille-toi vite et viens me rejoindre à la maison. Perds pas une seconde. Tu as écouté la radio, tantôt ?

– C’est rare que j’entends la radio quand je

dors. Veux-tu me dire ce qui se passe ?

– Pas le temps.

Et dans un langage télégraphique, Michel ne fit que l'inquiéter un peu plus.

– Un fou en liberté. Le boss a failli être tué et il doit se cacher. Il est à la maison. J'attends la police. Faut empêcher un meurtre. Compris ?

– Je serai chez toi dans une vingtaine de minutes.

Candy savait qu'il était inutile de questionner Michel plus longuement, elle ne ferait que perdre un temps précieux. Une chose était certaine, la situation était grave.

Michel venait à peine de raccrocher que Yamata revint.

– Monsieur Dumont est au lit. Il n'a pratiquement pas protesté. Mais je me demande si tu ne devrais pas lui donner de l'aspirine. Il fait sûrement un peu de fièvre.

– C'est normal. Si, demain matin, il a pas l'air mieux, je communiquerai avec son médecin. Vaut mieux pas prendre de chances...

– Mais de l’aspirine...

– J’ai dit non. Discute donc pas mes ordres, Yamata !

La jeune Japonaise soupira. « Il ne pourra jamais devenir un patron, pensa-t-elle. Il serait pire qu’un dictateur. »

Juste à ce moment, on sonna à la porte.

– Ce doit être le sergent-détective. Va ouvrir et fais-le passer dans mon bureau. Tu feras la même chose avec Candy, tantôt. Toi, tu pourras te coucher dans le salon si tu veux. On aura pas besoin de toi.

Yamata sortit de la pièce. Elle ne paraissait pas du tout de bonne humeur. Elle qui aurait tant voulu apporter son concours, être de quelque utilité. Michel avait deviné juste : c’était bien le sergent-détective Michaud.

– Robert Dumont est arrivé sain et sauf ? demanda-t-il en entrant.

– Oui. Je suis Yamata, la compagne de Michel. Monsieur Dumont est présentement couché, il se repose. Monsieur Beaulac vous

attend dans son bureau.

L'air surpris, Michaud regarda autour de cet étrange décor exotique, suivit Yamata dans le corridor et entra enfin dans la pièce qui servait de bureau à Michel.

– Bonsoir, Beaulac. Je crois que nous nous sommes rencontrés quelquefois alors que vous étiez dans le corps policier.

– Possible, je me souviens pas, fit Michel en serrant la main du sergent-détective.

Après s'être assis dans un fauteuil, Michel déclara :

– La situation se complique drôlement. Mais Robert vous a conté ce qui s'était passé ?

– Oui et il m'a dit que sans vous...

– Je n'ai fait que suivre mon intuition, maintenant, mes supérieurs désirent absolument savoir où se trouve Dumont. On se doit de le protéger. Il faut qu'il se mette bien ça dans la tête. On me blâme de l'avoir laissé quitter l'hôpital, seul. J'ai dit que j'ignorais où il se trouvait, mais on ne m'a sans doute pas cru. On

me blâme. Au lieu de téléphoner à Robert, j'aurais dû, immédiatement, prévenir les détectives, établir une surveillance près de l'hôpital. Et ce n'est rien, ça... L'inspecteur Bernier n'est encore au courant de rien. C'est lui qui est mon supérieur immédiat. Quand il saura tout, il va sûrement exploser de colère. Si seulement Dumont voulait qu'on le protège ! Mais non, il veut s'occuper seul de son affaire.

Michel coupa son discours d'un geste brusque de la main.

– Robert Dumont a plus rien à dire. C'est moi, maintenant, qui prends les décisions.

– Ah !

– Je suis son assistant. Puisqu'il est malade, je dois prendre mes responsabilités.

– Alors, que décidez-vous ? Le Manchot peut demeurer ici, nous ferons surveiller la maison nuit et jour...

– Pendant combien de temps ? demanda Michel.

– Le temps qu'il faudra. Je veux dire par là,

jusqu'à ce que Rozon et les autres évadés aient été repris.

Michel eut un geste d'impatience.

– Ça peut prendre des semaines ! Vous laisserez sûrement pas des hommes en faction nuit et jour, durant des heures et des heures. D'ailleurs si c'est Bernier qui donne les ordres, on peut dire adieu à la protection. Lui, il sera heureux seulement lorsque le Manchot sera six pieds sous terre.

– N'exagérez pas, Beaulac. Bernier n'aime peut-être pas Robert, mais c'est quand même un policier excessivement consciencieux, trop même. C'est un zélé. Alors, que décidons-nous : j'appelle à la centrale et je demande de l'aide ?

À la grande surprise du policier, Michel répondit brusquement :

– Non !

– Mais je croyais...

– Je veux tout d'abord consulter Candy. C'est notre collaboratrice. Elle devrait pas tarder. Le plus important, du moins c'est ce que je crois,

c'est de laisser savoir à Rozon que le Manchot est toujours vivant...

– Ne craignez rien, il le sait déjà.

– Que le boss a pas peur de lui, qu'il le met presque au défi et que, surtout, la police le protège pas. Si Rozon est assuré de ça, il tentera de passer à l'action et, à ce moment, on pourra le capturer. Vous autres, les policiers, occupez-vous des trois autres qui se sont enfuis en même temps que Rozon. Rien nous dit que ces trois hommes sont pas des complices de Rozon. Tant que le groupe sera pas derrière les barreaux, on pourra pas respirer à l'aise.

Enfin, le carillon de la porte se fit entendre. C'était sûrement Candy.

En effet, bientôt Yamata introduisit la jolie blonde dans le bureau, puis apporta du café à tous. Michel était en train de mettre Candy au courant de la situation.

– Alors, maintenant, je dois décider. Est-ce que je garde le boss ici ? Est-ce que je demande l'aide de la police ? Sinon, comment que je vais

m'y prendre pour tendre un piège à Rozon ?

Il soupira.

– C'est pas facile d'être seul pour prendre toutes les décisions.

– Tu n'as aucune décision à prendre.

Toutes les têtes se retournèrent. Le Manchot était debout dans la porte.

– Mais vous devriez être couché, vous.

– Je me sens bien : j'ai pu me reposer une demi-heure, c'est suffisant. Évidemment, il ne faut pas que j'abuse. Mais à t'entendre, Michel, je me rends bien compte que tu n'es pas encore assez mûr pour guider la barque de l'agence.

– Je le savais, murmura Candy, mais j'osais pas le dire.

Michel allait lui répondre : mais, heureusement, le téléphone sonna, mettant ainsi fin à toute discussion.

– Qui ça peut-il être à cette heure-ci ? demanda Candy.

– Peut-être ai-je été suivi, fit Michaud : ça ne

me surprendrait pas du tout qu'on veuille savoir ce que je fais ici.

En vérité, le sergent-détective avait surtout peur que l'inspecteur Bernier, prévenu, ait décidé de mettre son nez dans cette affaire. Michel avait décroché le récepteur.

– Allô ?... oui, c'est moi...

Le grand Beaulac parut soudain très mal à l'aise.

– Heu... oui, oui... si vous voulez bien attendre quelques secondes, j'ai des visiteurs. Je vais prendre l'appareil dans une autre pièce.

Il déposa le récepteur sur la petite table.

– Vous pouvez raccrocher, boss, sitôt que je répondrai à l'autre bout.

Candy s'approcha rapidement et prit le récepteur.

– Tu sais bien que Robert peut pas tout faire arrangé comme il est. Il me semble te voir, toi, avec un bras en écharpe et une main artificielle.

Mais Michel ne pouvait l'entendre car il était

sorti de la pièce.

– Je me demande qui ça peut être, murmura Candy. J'ai rarement vu Michel aussi mal à l'aise.

Mais le regard que le Manchot lui lança était clair et net.

– Raccroche, sitôt que tu entendras sa voix. Compris ?

Candy eut une moue de déception et, une seconde plus tard, elle déposait le récepteur. Pourtant, elle sentait qu'il y avait du mystère sous cet appel, mystère qu'elle aurait bien aimé éclaircir.

VII

Une amie inespérée

François Rozon, tout à la joie de sa vengeance accomplie, avait pu regagner sa chambre sans encombre. Mais, au bout d'une vingtaine de minutes, il décida de sortir. Il désirait fêter ce grand jour et, pour savourer sa victoire, il voulait surtout entendre l'annonce de la mort du Manchot.

De plus, Rozon s'ennuyait. Maintenant qu'il n'avait plus à songer à sa vengeance, il était redevenu un homme « normal ». Pour la première fois depuis cinq ans, en rentrant à sa chambre, il s'était arrêté à quelques reprises pour regarder les filles qu'il rencontrait.

« Dans un club, j'aurai probablement des nouvelles, et je pourrai sans doute rencontrer une fille. » Quelques instants plus tard, il entra dans

un tout petit bar, très peu fréquenté. Seuls, quelques hommes étaient assis près du bar. Deux femmes d'un certain âge étaient attablées dans un coin et sirotaient une bière.

– Qu'est-ce qu'on te sert ? demanda le garçon ?

– Une bière, répondit Rozon.

Tous les hommes semblaient se connaître dans ce petit bar miteux. Rozon jeta un coup d'œil sur la pendule placée au-dessus du bar.

– Dis donc, y a pas de radio ici ? demanda-t-il au garçon lorsqu'il lui apporta sa bière.

– Si tu veux entendre de la musique, le juke-box est là. C'est trente sous du disque.

– C'est pas de la musique que je veux entendre, c'est les nouvelles. J'ai un ami hospitalisé à Notre-Dame, il m'a dit qu'il s'était passé quelque chose. La police est là. Alors, je voudrais bien savoir quoi. C'est peut-être un incendie ou quelque chose du genre.

– J'ai pas entendu parler de ça. Vous autres, les gars, avez-vous eu connaissance qu'il y ait eu

un feu à l'hôpital Notre-Dame ?

Personne n'était au courant.

– C'est peut-être pas un feu, fit Rozon. Mon ami m'a dit qu'il y avait plusieurs policiers, c'est tout ce que je sais.

Le garçon regarda autour de lui. Personne ne semblait vouloir écouter de la musique.

– Bon, je vais t'ouvrir la radio, si ça peut te faire plaisir.

Et lorsque le temps des nouvelles arriva, Rozon demanda au garçon de monter le volume, tout en lui glissant un pourboire.

On imagine la surprise de l'homme quand il apprit que le Manchot était toujours vivant, que le mystérieux assassin avait fait chou blanc.

D'un geste brusque, Rozon repoussa sa bouteille et, par le fait même, il renversa son verre.

– Hé, fais attention, cria le garçon.

– Toi, ta gueule !

Et, brûlant de rage, Rozon se dirigea vers la

porte.

– Qu'est-ce qui lui prend à celui-là ? Vous le connaissez, vous autres ?

Mais aucun des hommes ne connaissait Rozon. L'un d'eux déclara même :

– Une tête comme ça, ça s'oublie pas.

– Je me demande bien quelle nouvelle a pu le bouleverser à ce point-là, fit un autre.

Rapidement, sans même songer à ce qu'il faisait, Rozon était monté dans un taxi.

– Hôpital Notre-Dame, dit-il au chauffeur. Une fois installé à l'arrière, il se mit à réfléchir.

– « Non, les jeunes infirmières pourront pas m'identifier. Elles m'ont vu rien que quelques secondes. Je veux savoir ce qui s'est passé. Pourtant, j'ai bien tiré au milieu du lit. S'il est pas mort, il doit pas être fort. Je serais pas surpris si on disait ça simplement pour me faire tomber dans un piège. »

Déjà, il y avait de nombreux curieux devant l'hôpital. Des journalistes venaient d'apprendre la vérité, on questionnait des policiers. Rozon se

mêla à des groupes. Il sortit un bout de papier de sa poche, un crayon et fit mine de prendre des notes.

– Savez-vous pourquoi on a voulu tuer le Manchot ? questionna un journaliste.

– On sait rien, dit le policier.

Rozon demanda alors :

– Mais ce détective privé a-t-il été blessé sérieusement ?

– Ça doit pas, puisque je vous ai dit qu'il s'était enfui de l'hôpital.

Rozon s'éloigna en étouffant un juron. Il ne comprenait pas comment il avait pu manquer son coup. « Maintenant, il va se cacher, ce sera impossible de le retrouver. Les policiers vont le surveiller nuit et jour. »

Un homme, bâti comme un colosse, l'allure sévère, venait d'arriver. Il parlait d'une voix forte.

– Où est Michaud ? Je veux le voir tout de suite. Je vais lui apprendre, moi, à quitter son poste. Ces vieux policiers ont trop d'initiative.

L'obéissance, ça existe pour eux comme pour les plus jeunes.

Un policier en uniforme s'avança :

– Le sergent-déetective Michaud a quitté l'hôpital, inspecteur. Je crois qu'il est retourné chez lui.

L'inspecteur Bernier, chef de l'escouade des homicides de la police municipale, bondit :

– Comment, chez lui ! Mais son service n'est pas terminé ! Rejoignez-le, qu'il se rapporte immédiatement. Vous avez des nouvelles de ce maudit Manchot ?

– Aucune. Tout ce qu'on sait, répondit un détective, c'est qu'il a réussi à quitter l'hôpital.

– Qu'on lance des appels aux chauffeurs de taxi. Il n'a pas pu partir à pied. Faut le retrouver, vous entendez ? C'est notre devoir de protéger Dumont. Tel que je le connais, ce maudit orgueilleux ne voudra jamais accepter notre aide et, ensuite, c'est encore nous qui serons blâmés.

Cette phrase n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd. Une lueur d'espoir brilla dans les

yeux de Rozon. Si le Manchot refusait l'aide des policiers, il était toujours vulnérable. Mais il fallait absolument le retrouver.

Une seule solution s'offrait au criminel. Il ne lui fallait pas perdre de vue cet homme dur qui semblait tout diriger. D'ailleurs, les journalistes harcelaient l'inspecteur de questions.

– Je ne sais rien, je ne dirai rien et je vous défends de parler de cette affaire. C'est clair ?

Un jeune homme ricana :

– Trop tard, inspecteur. On a déjà une photo du Manchot et la nouvelle paraîtra en première page, ce matin.

Le jeune s'éloigna rapidement, pendant que Bernier criait :

– Hé toi, jeune morveux, viens ici.

Mais il était trop tard pour rattraper le journaliste. Un policier s'approcha de l'inspecteur.

– Michaud n'est pas rentré chez lui. On a lancé un appel aux chauffeurs de taxi.

Au grand désappointement de Rozon, Bernier monta dans sa voiture et se mit à donner des ordres par radio. Enfin, il baissa la glace pour parler à un de ses adjoints.

– Le Manchot ne peut aller à beaucoup d’endroits. Je fais surveiller son bureau. Il y a aussi l’appartement de Beaulac et celui de la Candy. Il peut s’être rendu là.

Et pendant plus d’une demi-heure, l’inspecteur parut demeurer sans nouvelles.

– Je rentre au bureau, fit brusquement Bernier. S’il y a du nouveau, vous pourrez me rejoindre là.

Mais juste à cet instant, un policier en uniforme arriva en courant.

– Inspecteur, on vient de rejoindre Michaud dans sa voiture. Il dit qu’il ne sait pas où se trouve le Manchot. Il retourne au bureau. Mais on a reçu un autre rapport. La voiture de Michaud a été aperçue sur la rue Verville, au nord de la rue Fleury...

– L’appartement de Michel Beaulac, je m’en

doutais bien...

Le policier en civil demanda :

– Voulez-vous qu'on fasse arrêter Dumont ?

– L'arrêter ? Mais pourquoi ? On n'a aucune charge contre lui et je ne veux pas qu'il me cause des ennuis. Non, s'il est avec Beaulac, pour l'instant, il ne court aucun risque. C'est plutôt à Michaud que je vais passer un savon. Vous avez terminé tous vos interrogatoires, à l'intérieur ?

– Oui, inspecteur.

– Alors, pourquoi tous ces policiers restent-ils ici à ne rien faire ? Quand une enquête est terminée, on ne reste pas là à niaiser.

Le détective répondit, avec un sourire narquois :

– On attendait que vous partiez, inspecteur. Vous pouviez avoir besoin de nous.

Rozon en avait assez entendu. Il se frotta les mains. « Michel Beaulac, un ami du Manchot, un assistant. Faut absolument qu'il ait le téléphone chez lui et... »

Il s'éloignait en direction du parc Lafontaine et il entra presque en collision avec une jeune fille, portant sous son manteau un uniforme d'infirmière.

– Oh, excusez-moi, docteur.

– Docteur ?

– Vous ne me reconnaissez pas ? Tout à l'heure, je causais avec garde Lemieux, au troisième... êtes-vous nouvellement attaché à cet hôpital, docteur ?

Rozon s'était ressaisi rapidement.

– Je ne suis pas attaché à l'hôpital, mademoiselle. J'avais un patient spécial à rencontrer. Vous habitez loin d'ici ?

– Vingt minutes de marche seulement.

– Et vous n'avez pas peur de traverser ce parc, la nuit ? Il y a souvent des rôdeurs...

– Peut-être, mais il y a autant d'amoureux, vous savez.

– Quand même, ce n'est pas prudent. Si vous le permettez, je vais vous conduire, ma voiture

est près d'ici. Allons, faites-moi plaisir, je ne connais que peu de personnes à Montréal. En traversant le parc, en direction de la rue Papineau, nous serons à ma voiture dans deux minutes. Vous ne pouvez me refuser ça. Je vous ai bousculée, ce soir : j'étais nerveux, je vous ai presque engueulées, vous et votre compagne.

– Allons-y, fit l'infirmière.

Il faisait très sombre dans cette partie du parc. Les lumières de la rue Papineau n'arrivaient pas à percer les ténèbres qui s'amassaient sous les grands arbres.

– Bon, il ne manquait plus que ça.

Rozon s'arrêta de marcher et se pencha. Il regarda rapidement autour de lui.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Mon lacet de soulier qui s'est cassé. Ce ne sera pas long, le temps de faire un nœud.

Rapidement, il enleva le lacet de son soulier.

– Vous pourriez m'aider ?

L'infirmière se pencha. Une seconde plus tard,

le criminel lui passait rapidement le lacet autour du cou et serrait vigoureusement. La jeune fille chercha à se débattre, mais ça ne dura que quelques secondes. Avec une rage peu commune, Rozon continuait de tirer sur le lacet qui s'enfonçait dans le cou de l'infirmière.

– En voilà une qui ne pourra pas me trahir.

Pour la seconde fois, il jeta un coup d'œil aux environs. Il n'y avait personne. En vitesse, il souleva l'infirmière et déposa le corps derrière le buisson, puis se dirigea vers la rue Papineau.

Depuis son évasion, Rozon venait de commettre son second meurtre.

*

Michel entra dans son bureau. Tout de suite, le Manchot comprit qu'il se passait quelque chose qui sortait de l'ordinaire.

– Sergent Michaud, je viens d'avoir un appel. On a arrêté un homme à l'hôpital. On vous cherche partout. Pour moi, vous faites mieux de

retourner au bureau tout de suite.

Dumont ne savait pas exactement où voulait en venir son assistant, mais il était clair qu'il désirait se débarrasser de Michaud.

– Et ne dites à personne que je suis ici, fit le Manchot.

Le sergent-détective se leva.

– Se pourrait-il que Rozon soit déjà sous les verrous ?

– C'est bien possible, répondit Michel. On a pas voulu me donner de détails. Tout ce que je sais, c'est qu'on vous cherche, vous, tout comme le boss. On ignore où vous vous trouvez.

Et le Manchot, comme pour rassurer le sergent, s'empressa d'ajouter :

– Avec Candy et Michel, je me sens en sécurité. Ils sauront me protéger.

– Et vous oubliez Yamata, s'écria Michel. Experte en karaté et en judo, ma Japonaise ! Je vais vous reconduire, sergent.

Michel se montrait un peu trop empressé. Le

Manchot craignait que le sergent-déetective ne se doute de quelque chose. Ce ne fut que lorsqu'il entendit la porte se refermer qu'il poussa un soupir de soulagement. C'est à ce moment que Candy demanda :

– Qu'est-ce qu'il lui prend de se débarrasser du sergent-déetective de cette façon ?

– Je l'ignore.

Mais le couple n'allait pas tarder à le savoir car, déjà, Michel était revenu rapidement dans son bureau.

– Boss, vous ne pourrez jamais deviner qui vient de me téléphoner. Une aide inespérée. J'étais loin de m'attendre à ça.

Yamata, voulant savoir, elle aussi, ce qui se passait, fit son apparition dans la pièce.

– Je venais voir si vous aviez encore besoin de café. Je vois qu'il vous en reste.

Puis, d'une voix timide, elle demanda :

– Puisque le policier est parti, je puis rester ?

– Si tu veux, fit Michel.

Impatentée, Candy explosa.

– Tu as fini de nous faire languir ? Parce que tu sais une nouvelle que nous ignorons, t’es pas obligé de jouer à la vedette.

Michel lança alors :

– Monsieur Lionel nous apporte son concours.

Yamata et Candy se regardèrent, et celle-ci demanda :

– Lionel ? Lionel qui ? On le connaît ?

– Le boss le connaît. Monsieur Lionel – j’ignore son nom de famille – est un des dirigeants de la pègre montréalaise.

– Michel, murmura la Japonaise, j’ignorais que tu avais des amis dans ce milieu.

– Ce serait trop long à t’expliquer, Yamata. Mais monsieur Lionel et moi, nous nous sommes rendu des services réciproques. Oh, je sais que c’est pas un ange, que nous avons pas l’habitude de frayer avec ce genre d’hommes... Remarquez que monsieur Lionel est pas un bandit de grand chemin. Il fait partie du bureau de direction de nombreuses entreprises. C’est pas un tueur. C’est

pas pour rien que tout le monde le surnomme « monsieur ».

Le Manchot n'avait pas encore dit un mot. Enfin, il profita d'un instant de silence pour demander :

– Quelle sorte d'aide peut-il nous apporter ?

– C'est assez simple, torrieu ! Quatre hommes se sont évadés d'un fourgon cellulaire. Trois de ces hommes sont des voleurs, pas des assassins. On connaît le quatrième. Ce sont des amis de Lionel qui ont préparé l'évasion du trio. Tous ces hommes sont maintenant mal pris.

– Évidemment, fit Candy, puisqu'ils ont fait évader des détenus.

– Non, Candy, ça, à leurs yeux, c'est pas trop grave. Avec un bon avocat, si jamais ils se font prendre, ceux qui ont organisé l'évasion s'en tireront avec quelques mois de détention. Mais, maintenant, c'est plus la même chose. Au cours de l'évasion, il y a eu meurtre. Alors, tous ceux qui y ont participé peuvent être accusés de complicité de meurtre et ça, c'est grave. Alors,

tous ces hommes veulent capturer Rozon au plus tôt, lui faire avouer la vérité : autrement dit, blanchir du meurtre tous ceux qui étaient avec lui. Et pour arriver jusqu'à Rozon, monsieur Lionel ne voit qu'un moyen : se servir de vous, boss.

Cette aide inattendue était loin de plaire au Manchot. Dans le passé, il avait déjà eu des démêlés avec ce Lionel. C'était un homme dur, le bras droit de Bartino, parrain de la Mafia montréalaise.

On discuta donc avec vivacité de la proposition que venait de leur faire Lionel. Michel se montrait impatient.

– Je vous comprends pas, s'emporta-t-il, ni vous, boss, ni toi, Candy. Vous, monsieur Dumont, vous voulez pas de l'aide de la police. Vous êtes prêt à affronter ce tueur, complètement seul. Vous avez affaire à un fou, un maniaque qui s'arrêtera pas avant de vous avoir descendu. Candy et moi, on veut bien faire notre possible, mais on est pas dix. On est deux, on peut pas vous surveiller nuit et jour. Et puis, où vous

cacher pour pas que Rozon vous trouve ?

Le Manchot allait répondre, mais Michel ne lui en donna pas la chance.

– Je sais ce que vous allez me dire. Vous voulez pas vous cacher car jamais vous pourriez capturer Rozon. Mais, maudit, vous êtes quand même pas pour mettre une annonce dans le journal pour fixer un rendez-vous à ce maniaque ? Lionel est prêt à nous aider. Il est prêt à vous mettre à l’abri dans l’un de ses nombreux locaux. Rozon saura, tôt ou tard, où vous vous trouvez, car c’est ce que désire monsieur Lionel. Vous serez protégé, pas seulement par Candy et moi, non, vous serez protégé par des gars du milieu qui ont rien qu’un but : capturer Rozon vivant pour qu’il dise la vérité. Je me demande pour quelle raison on reste ici, les bras croisés, à rien faire. L’offre de monsieur Lionel se renouvellera sûrement pas. Il nous attend à son bureau. Il veut nous voir au plus tôt. C’est pour ça que j’ai fait partir le sergent-détective. Personne saura qui vous a aidé, boss. Moi, à votre place, j’hésiterais pas.

Michel avait terminé son long discours. Il se versa un café, attendant impatiemment la réponse du Manchot. Mais ce fut Candy qui prit la parole.

– Tout à l’heure, j’y ai pas pensé, mais je connais ce monsieur Lionel. Une fois, Michel, tu m’as conduite à une de ses soirées intimes et ça a failli mal tourner. Je me suis fait arrêter avec d’autres filles ; un peu plus, et je me faisais condamner comme prostituée. Alors, demande-moi pas si je suis d’accord pour qu’on accepte son aide.

La grosse fille se tut à son tour. C’était au Manchot à prendre la décision.

– Je dois avouer que ton raisonnement a un certain sens, Michel. Je n’aime pas ça, c’est vrai, mais c’est peut-être le meilleur moyen de capturer Rozon et de le mettre hors d’état de nuire.

Lentement, Robert Dumont se leva de son fauteuil.

– Allons voir exactement ce que monsieur Lionel a à nous proposer.

– Je vais avec vous deux, décida Candy. Nous prendrons jamais trop de précautions.

Michel prit Yamata dans ses bras.

– Couche-toi et surtout, inquiète-toi pas. Il est inutile de m’attendre. Il est possible que je passe la nuit avec le boss.

– Tu me téléphoneras ?

– Demain matin seulement, si je rentre pas.

Yamata recommanda à Candy :

– Téléphonez au médecin de monsieur Dumont, demain matin. Il ne faut rien négliger.

– Nous nous occupons de lui.

Et quelques minutes plus tard, le trio prenait place dans la voiture de Michel et se dirigeait vers le centre-ville.

*

François Rozon avait trouvé l’adresse de Michel en consultant le bottin téléphonique. Il

savait que l'appartement du jeune détective était situé dans la partie nord de la métropole.

– Comment m'y rendre ?

S'il prenait un taxi, on pourrait toujours retracer le chauffeur et ça, Rozon ne le voulait pas. « Si seulement j'avais une voiture. »

Il s'était éloigné lentement, en direction nord, sur la rue Papineau. Il venait de traverser la rue Rachel. À cette heure-là, les passants se faisaient rares. De temps à autre, des taxis passaient, mais tous semblaient occupés.

Soudain, une automobile vint se ranger le long du trottoir. Rozon se rendit compte que le conducteur était seul dans la voiture. Il devait sûrement habiter tout près. Rapidement, il s'approcha du véhicule. L'homme allait descendre.

– Une seconde, fit Rozon en ouvrant brusquement la portière.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Que me voulez-vous ?

L'homme n'eut pas le temps d'en dire plus long. Rozon venait de l'assommer d'un coup de

crosse de revolver à la tempe. Il poussa le conducteur, s'installa au volant, puis prit les clefs dans la poche du manteau de sa victime.

Rapidement, il démarra. Et il s'engagea dans une ruelle qui passait à l'arrière des magasins de la rue Mont-Royal. À cette heure-là, il était certain que cette ruelle était déserte. Il arrêta la voiture, descendit, regarda autour de lui puis ouvrit le coffre arrière.

Il revint à l'avant et sortit de la voiture sa victime qu'il traîna jusqu'au coffre. Comme l'homme commençait à bouger, Rozon n'hésita pas et le frappa de nouveau à la tête. Cette fois, le sang se mit à pisser dans la figure du type.

Il souleva le corps et le poussa au fond du coffre, puis referma le couvercle. Rozon allait retourner au volant lorsqu'il changea d'idée. Il revint ouvrir le coffre, fouilla dans les poches de sa victime, prit son porte-monnaie et l'argent qui se trouvait dans ses poches.

Cette fois, il démarra et fila en direction du nord, tourna rue Fleury et s'arrêta à une cabine téléphonique, consulta l'annuaire et trouva

l'adresse de Michel Beaulac. Bientôt il arriva à la rue Verville.

« Manchot, prépare-toi, tu vas recevoir ma visite et cette fois, je te manquerai pas ! »

VIII

Ultimatum

– Restez dans la voiture, fit Michel. Je vais entrer seul et voir monsieur Lionel. Surveille bien les environs, Candy.

L'édifice devant lequel s'était arrêtée la voiture n'avait que deux étages. En bas se trouvait une sorte de café-restaurant et, au second, ce qui semblait être des bureaux. Mais, en réalité, le second étage n'était qu'un paravent pour les activités de la pègre.

Il y avait, au deuxième, une salle où les habitués, ceux que le portier connaissait, pouvaient avoir accès. On y jouait aux cartes, aux dés, à la barquette. Il y avait également quelques chambres, le tout camouflé par des portes annonçant des bureaux de professionnels.

C'est là que monsieur Lionel avait son propre bureau.

Lorsque Michel pénétra dans le café-restaurant, quelques hommes le reconnurent. Certains le saluèrent de la main, d'autres détournèrent le regard.

– Faites-y attention, à celui-là, entendit Michel. C'est un chien.

– Ça a déjà été un bon client, fit un autre.

Michel ne s'attarda pas et se dirigea vers le fond de la salle. C'est là que se trouvait l'escalier qui menait en haut. Un colosse se tenait debout près d'un mur recouvert de tentures.

– Tiens, Mike... un revenant. Qu'est-ce que tu viens sentir ici, grand maudit pic ? Ça fait une éternité qu'on t'a pas vu.

– J viens voir monsieur Lionel !

Le colosse se plaça devant la porte dissimulée derrière les épaisses draperies.

– Une seconde, toto. T'as pas d'affaire en haut. On peut t'endurer dans le restaurant, mais pas plus. Monsieur Lionel reçoit jamais des gars

dans ton genre.

– Va t’informer, espèce de gros lard. J’ai rendez-vous avec lui. Il m’a téléphoné. Laisse-moi passer.

Le type mit la main sur la poitrine de Michel.

– Fais pas un pas de plus. Autrement, je te crisse mon poing sur la gueule. Ensuite, tu t’amuseras à quatre pattes, comme le chien que t’es, à ramasser tes dents.

L’homme appuya sur un bouton et, quelques secondes plus tard, la draperie s’entrouvrait et un autre type à la figure de brute parut.

– T’as des problèmes ?

– Non. Tu connais Mike ? Paraît que monsieur Lionel lui a donné rendez-vous. Va vérifier.

– Pas nécessaire. Il peut monter. Il dit la vérité.

Michel lança un regard narquois au portier.

– J’suis plus important que tu penses, bouffi !

Et il grimpa l’escalier derrière l’autre homme. Quelques instants plus tard, il pénétrait dans le

bureau de monsieur Lionel.

Installé derrière un très grand bureau de président de compagnie, le cigare au bec, monsieur Lionel avait l'air d'un homme d'affaires, très occupé. Mais en voyant paraître Michel, il se leva aussitôt.

– Laisse-nous seuls, Tony.

L'homme qui avait accompagné Beaulac sortit et ferma la porte derrière lui.

– Alors, où est-il ?

– Qui ?

– Le Manchot. Tu ne l'as pas amené avec toi ?

– Oui, il est resté dans la voiture. Vous inquiétez pas, il est pas seul. J'ai pensé que peut-être, vous voudriez pas le faire entrer par le restaurant.

– Je vois que dans la police, on t'a pas enlevé toute ton intelligence. Il va passer par la porte arrière. Tu sais où se trouve l'escalier dans la ruelle ?

– Oui.

– Fais ça vite, j’ai pas de temps à perdre. Et dis-toi une chose, Beaulac, cette histoire-là me plaît pas plus à moi qu’à vous autres. Mais il y a des amis à qui on ne peut pas refuser de rendre certains services.

– J’y vais tout de suite.

Michel sortit du bureau et descendit rapidement l’escalier. En l’apercevant, le colosse ricana.

– Ton rendez-vous a pas duré longtemps.

Michel Beaulac ne l’écoula pas, traversa vivement le restaurant et, bientôt, il se retrouva au volant de sa voiture.

– Il nous attend.

L’automobile démarra, tourna dans une ruelle. Michel freina, puis fit signe à Candy.

– C’est cet escalier-là. Monte avec lui. Monsieur Lionel vous attend. Moi, je vais stationner la voiture plus loin et je vous rejoindrai.

Candy descendit et aida le Manchot à sortir de la voiture. Dumont passa le premier. En haut de

l'escalier, la porte venait de s'ouvrir. Lionel attendait son visiteur.

– Bonsoir Manchot ! Qui est cette fille ? Ce fut Candy qui répondit :

– Comment, vous me reconnaissez pas ? Je travaille pour le Manchot. Mon prénom est Candy et...

– Bon, tu peux entrer.

Lionel dévorait la belle fille des yeux.

– Tu nous a fait une danse, un soir... je me souviens.

– Moi aussi, murmura Candy.

Monsieur Lionel précéda le Manchot et Candy dans le corridor. Tony surveillait les environs. Quelqu'un voulut sortir de la salle de jeux, mais il l'en empêcha.

– Attends une seconde, l'entendit dire Candy. Tu peux pas passer tout de suite.

Monsieur Lionel ouvrit une porte.

– Entrez, Manchot !

Puis, s'adressant à Tony, il ordonna :

– Quand le grand Mike arrivera, tu le feras passer ici. Ensuite, les autres pourront circuler, pas avant.

– Compris, boss.

Lionel referma la porte. Puis, regardant le bras en écharpe du Manchot, il demanda :

– C’est Rozon qui vous a fait ça ?

– Non. Rozon ne m’a même pas atteint.

Bientôt, Michel rejoignit le trio.

– Ici, dit Lionel, vous êtes en sécurité. Quant à Rozon, on finira bien par l’attirer. Ça va se chuchoter dans le milieu que c’est moi qui vous protège.

– La police ? demanda Michel.

– La police n’en saura rien. Leurs indicateurs, on les connaît. J’ai déjà prévenu quatre hommes. Il y en a deux qui montent la garde en bas, dans le restaurant. Il y en a un caché dans la ruelle. S’il vous a laissés passer, c’est que je lui en ai donné l’ordre par walkie-talkie. Enfin, il y en a un autre dans la salle de jeux. Il connaît tous ceux qui s’y présentent. En plus, Tony et moi, nous sommes

au courant. Ça fait donc six personnes qui montent la garde, plus Beulac et la « blondie ». Comme vous voyez, vous avez rien à craindre... pour tout de suite.

Le Manchot demanda :

– Pour quelles raisons acceptez-vous de venir à mon secours ?

– Vous en faites pas, Manchot, c'est pas pour vos beaux yeux. On veut prendre Rozon vivant. C'est vous qui nous servirez d'appât. Tout ce que vous désirez, c'est être débarrassé de Rozon ? Comptez sur nous pour ça, et on vous promet qu'il n'y aura pas de tuerie.

Il se retourna. Son regard se posa longuement sur Candy. Il semblait étudier toutes les courbes appétissantes de l'adjointe de Manchot.

– Mike, tu vas rester avec ton boss. Mademoiselle te remplacera, quand tu seras fatigué. Toi, « blondie », pour tout de suite, viens dans mon bureau, j'ai à te parler.

Candy hésita, mais d'un signe Michel lui fit comprendre qu'elle était mieux d'obéir.

Lionel la fit entrer dans son bureau particulier. Il la fit asseoir, passa derrière elle et une de ses mains effleura les cheveux de Candy, puis glissa sur son épaule.

– Non, murmura soudain l’important mafioso, ça ne se peut pas.

Candy tourna légèrement la tête :

– Quoi donc ?

La main de Lionel s’infiltra dans les cheveux blonds de Candy, ses doigts caressèrent sa nuque, puis l’arrière de son oreille, endroit particulièrement sensible chez elle. Elle ne put réprimer un frisson.

– Le monde est à tes pieds, ma petite et tu le refuses. Tu préfères travailler avec un infirme et un grand idiot qui a la passion du jeu et qui n’a pas été assez intelligent pour conserver son poste dans la police officielle.

Candy bondit. Elle n’admettait pas qu’on insulte ses partenaires qui, en réalité, étaient devenus ses amis. Maintenant debout, elle se retourna et fit face à Lionel.

– Dites donc, c’est pour me dire ça que vous m’avez fait venir ici ? Si vous nous prenez pour des imbéciles, pourquoi nous aider ?

Lionel éclata de rire.

– Et en plus, ç’a du tempérament ! Merveilleux, formidable, extraordinaire !

– Lâchez vos expressions de maître de cérémonie et dites-moi où vous voulez en venir.

Lentement, Lionel alla s’installer à son bureau, prit un cigare, le roula entre ses doigts et le regarda sans l’allumer. Puis, fixant Candy, il dit brusquement :

– J’ai une proposition à te faire !

– Oh ! Un instant ! Je vous ai jamais permis de me tutoyer. Moi, j’ai jamais partagé le même pacage que vous et...

– Du calme, du calme. Écoute... ou plutôt, ; écoutez ce que j’ai à vous dire. Vous quittez le Manchot et vous venez travailler pour moi.

– Jamais !

– J’ignore le salaire que vous touchez, mais

tout de suite je le double, sans parler de... de nombreuses autres compensations.

D'un pas décidé, Candy se dirigea vers la porte.

– Vous me prenez pour une putain ? Vous vous trompez. Je ne mange pas de ce pain moi. Je gagne ma vie honnêtement.

Lionel se leva et la rattrapa avant qu'elle puisse ouvrir la porte.

– Pourquoi ne pas m'écouter jusqu'au bout ? Vous pensez que toutes celles qui sont à mon emploi sont des bonnes à rien et des prostituées ? Vous faites erreur. Des filles comme vous me sont d'une grande utilité. Vous êtes belle, bien faite, vous savez aguicher les hommes, leur faire perdre la tête et, surtout, c'est ce qui est rare, vous avez de la classe. J'ai souvent besoin de femmes comme celles-là pour s'occuper d'invités prestigieux.

– Inutile d'insister, monsieur Lionel. Je suis bien dans ma peau et je veux rien y changer.

Lionel chercha à la prendre dans ses bras.

– Vous savez, Candy, je m’occupe de nombreuses entreprises, des entreprises très honnêtes. Je pourrais vous créer un poste extraordinaire. Quel avenir pouvez-vous avoir à travailler dans une agence de détectives ?

Candy, sans le repousser brutalement, cherchait à se dégager. Elle devait cependant admettre que Lionel était un type très séduisant, le genre d’homme qui l’attirait.

– J’ai l’impression que nous pourrions faire de grandes choses, tous les deux, de belles choses.

Brusquement, il la serra contre lui et chercha à l’embrasser mais Candy tourna la tête. Les lèvres de Lionel se posèrent sur son cou. Il la tenait solidement. Elle sentait son souffle dans son oreille et... elle se sentait fléchir.

– Lionel, c’est assez, je vous en prie. Tenez, je promets de réfléchir à votre proposition.

Cette phrase produisit un effet magique et il la laissa.

– Je vous donnerai une réponse, très bientôt.

– Vous dites ça pour vous débarrasser de

moi ?

– Pas du tout, je suis sérieuse.

– En peu de temps, vous toucherez une petite fortune avec moi ; ça, je vous le promets. Et je vous assure qu’il ne sera jamais question de danser nue, de vous prostituer ou autre chose du genre. Disons que pour débiter, sans savoir votre salaire, je vous ferai obtenir cinquante mille dollars par année. Je suis prêt à vous signer un engagement.

Candy, qui venait d’ouvrir la porte, se retourna rapidement.

– Cinquante mille dollars ? murmura-t-elle.

– Oui, et peut-être plus.

Elle sortit en murmurant :

– Cinquante mille dollars... Moi qui touche un peu plus de douze mille, c’est à y songer... très sérieusement.

*

Yamata n'arrivait pas à s'endormir. Elle aurait préféré de beaucoup accompagner Michel et les autres. Après s'être tournée et retournée dans le lit à de nombreuses reprises, elle alluma la lampe de chevet. Une faible lueur éclaira la pièce. Elle prit un livre et chercha à s'y intéresser. « Si seulement Michel pouvait me téléphoner. J'aurais dû insister pour qu'il appelle avant demain matin. »

Et pendant que la jolie Japonaise faisait l'impossible pour oublier les derniers événements, Rozon, ce tueur maladif, au volant de sa voiture, se dirigeait vers le nord de la métropole.

Rue Fleury, il ralentit l'allure puis, apercevant une cabine téléphonique, il rangea la voiture le long du trottoir, descendit rapidement et se mit à consulter l'annuaire.

– Beaulac... Beaulac... Michel, rue Verville... je l'ai.

Il répéta l'adresse à quelques reprises pour ne pas l'oublier. C'était à deux pas.

À cette heure tardive, les passants étaient excessivement rares et Rozon était persuadé qu'il n'attirerait pas l'attention. Il stationna son véhicule juste devant la maison, derrière la voiture de Candy.

« Tout est noir, ils doivent dormir. C'est tant mieux, j'aurai encore moins de difficulté. »

Il grimpa les trois marches, sans faire de bruit, hésita, puis appuya sur la sonnette. Lorsqu'il entendit le carillon, il sursauta : « Mais ça va réveiller tous ceux qui sont là. »

Au son du carillon, Yamata avait bondi hors de son lit. En vitesse, elle passa son kimono. « C'est Michel... ou Candy. Oui, ce doit être elle qui vient reprendre sa voiture et me donner des nouvelles. »

Rapidement, elle ouvrit la porte. Yamata était professeur de judo et de karaté, mais elle ne s'attendait pas à l'attaque-surprise de Rozon. L'homme l'avait saisie rapidement à la gorge pour l'empêcher de crier et, en même temps, il la frappait durement à la tête avec la crosse de son revolver.

Soutenant la Japonaise, il entra dans la maison. Il laissa tomber la jeune fille sur l'épais tapis et regarda autour de lui, sans bouger, pendant au moins trente secondes. « Curieux que personne ne vienne voir ce qui se passe. »

Il entendit un gémissement et, nerveusement, se retourna. C'était Yamata qui reprenait connaissance.

– Debout, toi, ordonna Rozon et plus vite que ça, sinon...

Il avança le pied comme pour la frapper. Yamata se leva rapidement et Rozon lui appuya le revolver sur la nuque.

– Où sont les autres ?

– Quels autres ?

– Beaulac et Dumont, le Manchot.

– Mais... je ne sais pas, moi. Je suis à l'emploi de monsieur Beaulac, comme bonne. Je sais qu'un homme est venu, mais ils sont partis tous les deux, je suis seule, je vous le jure.

– Je te crois pas. On va fouiller la maison. Passe devant. Et je tiens à te prévenir : si tu fais

un mouvement, un faux pas, je tire. Entre-toi une chose dans ta petite cervelle jaune. J'ai déjà tué deux personnes. Alors, une de plus, ça me fera pas un pli sur le nombril.

Lorsque Rozon se rendit compte qu'il n'y avait qu'une seule chambre à coucher dans l'appartement, il ricana :

– Une bonne ! Va faire croire ça à d'autres. Comme ça, t'es la fille à Beaulac ! Ça devient très intéressant. Au moins, tu vas servir à quelque chose.

Rozon s'était rendu compte qu'elle était bel et bien seule à la maison. Il retourna à la chambre.

– Habille-toi. Et grouille, jériboire, j'ai pas de temps à perdre.

Yamata lui tourna le dos pour enlever son kimono et son pyjama, puis elle se vêtit en vitesse.

– Maintenant, dans le bureau de ton chum, fit-il en pointant avec son arme le chemin à suivre.

Il obligea la Japonaise à s'installer derrière le bureau de Michel.

– Tu vas écrire exactement ce que je vais te dicter. Tu adresses ça au Manchot.

Il commença :

– Manchot, je tiens la petite amie de Beaulac prisonnière. Je la tuerai si tu ne te rends pas à mes demandes. Premièrement, pas de policiers dans cette affaire. Deuxièmement, que quelqu'un reste ici, je rappellerai et nous prendrons entente. C'est un ultimatum, je suis très impatient, je n'attendrai pas indéfiniment. Je rappelle dans une heure. Si demain matin, à dix heures, je ne vous ai pas rejoint, tant pis pour la Chinoise.

Yamata murmura :

– Je ne suis pas Chinoise, je suis Japonaise.

– Japonaise ou Chinoise, moi, je m'en sacre. Écris ce que tu voudras. Ajoute à la fin : Je ne reculerai pas devant un autre meurtre. Si tu veux sauver cette fille, Manchot, tu sais ce qui te reste à faire. Inutile de tenter de me retrouver. C'est moi qui appellerai.

Lorsque Yamata eut fini d'écrire, Rozon la fit reculer puis, il signa la feuille.

– À quel endroit ton petit ami ou le Manchot la trouvera-t-il le plus facilement ?

– Michel ira sûrement voir si je suis dans la chambre. Alors, si vous la déposez sur le lit...

Elle lui tendit la feuille.

– Oh, non, la belle, je ne me laisserai pas distraire un seul instant. Va la déposer toi-même.

Et il la suivit pas à pas. Yamata le surveillait du coin de l'œil, prête à bondir sur lui, à la première occasion. Elle était capable d'avoir facilement raison de ce tueur, s'il commettait la moindre erreur.

– Maintenant, tu dois avoir ici, un sac de lavage.

– Un sac de lavage ?

– Oui, tu dois connaître ça, ou encore une poche... ou un grand sac pour les vidanges.

– Dans l'armoire, il y en a de très grands.

– Va en chercher un. Je te suis.

Il l'obligea également à lui remettre de la corde très solide. Ensuite, il força Yamata à se

coucher à plat ventre. Il lui fit plier les jambes et la ficela solidement, les deux poignets retenus aux chevilles.

– Et maintenant, au cas où il te prendrait l’envie de crier...

Il lui enfonça un mouchoir sale dans la bouche puis, déchirant un linge de vaisselle qui se trouvait sur l’armoire de la cuisine, il en prit une lanière qu’il plaça sur la bouche et qu’il attacha solidement derrière la tête.

Yamata était toute menue, très légère, et il n’eut aucune difficulté à la placer dans le sac à ordures, « Personne ne se doutera qu’il y a un être vivant là-dedans. » Il attacha le sac, le souleva et se dirigea vers l’avant de l’appartement. Mais avant de sortir, il jeta un coup d’œil par la fenêtre. Il n’y avait absolument personne dans la rue.

Rozon sortit de la maison, tenant le sac sur son épaule. Il ouvrit la portière arrière et jeta Yamata entre les deux sièges. Puis il s’installa au volant et démarra aussitôt.

IX

Le rendez-vous de la mort

Candy et monsieur Lionel entrèrent dans la pièce où se trouvaient le Manchot et Michel Beaulac.

– Rien de nouveau ? questionna Dumont.

– Non, il faut être patient, répondit Lionel. Des dizaines de types du milieu connaissent Rozon de vue. Si on le voit, ils ont ordre de me prévenir tout de suite. Mais, pour l’instant, notre homme ne semble pas vouloir commettre d’erreur.

– Je peux téléphoner, monsieur Lionel ? demanda Michel.

– Oui, dans mon bureau.

Mais le Manchot voulut savoir qui Michel désirait appeler.

– Yamata ! répondit Michel.

Candy s'écria :

– Tu as dit que tu lui téléphonerais demain matin, alors, pourquoi la déranger inutilement ?

– Parce que, vois-tu, je la connais. C'est moi qui vis avec elle, pas toi. Elle doit mourir d'inquiétude. Je préfère la rassurer.

Mais Robert Dumont lui recommanda :

– Ne vas pas lui dire où nous sommes. Je sais qu'elle est discrète, mais quand même, je préfère que tu gardes ça secret.

– O.K., boss.

Quelques secondes plus tard, le grand Michel s'installait au bureau de monsieur Lionel et composait son numéro. Après le troisième coup de sonnerie, il songea : « Candy a peut-être dit vrai. Elle a dû réussir à s'endormir. » Mais il laissa sonner. « C'est impossible qu'elle ne réponde pas. J'ai dû me tromper de numéro. » Il composa de nouveau et il commença à se sentir mal à l'aise en se rendant compte qu'on ne répondait toujours pas. Ne voulant rien laisser au hasard, il demanda à l'opératrice de lui faire le

numéro, mais il obtint exactement le même résultat.

Rapidement, il retourna auprès du Manchot, de Candy et de monsieur Lionel.

– Qu'est-ce que tu as, toi ? lui demanda Candy en le voyant apparaître. As-tu rencontré un fantôme ?

La figure de Michel était d'une blancheur cadavérique.

– Yamata répond pas, murmura-t-il. Elle devait se coucher. Il y a quelque chose qui va pas, boss.

– Es-tu bien certain que tu ne t'es pas trompé en composant ? Le numéro peut être défectueux, fit le Manchot.

– Non, j'ai appelé à deux reprises. L'opératrice a vérifié, tout est normal et Yamata répond pas. J'aime pas ça, pas du tout. Il faut que j'aille voir.

Monsieur Lionel tenta de le calmer.

– Pour moi, la situation est fort simple. Votre ami, le sergent-détective, s'est rapporté au poste.

On l'a obligé à dire la vérité. Je connais bien la police, moi aussi. On a décidé de questionner monsieur Dumont. Comme il n'était plus chez toi, Michel, et comme ta petite amie était seule, on a décidé de la descendre à la centrale de la police.

– Ce serait facile à vérifier, dit rapidement Candy. On a rien qu'à téléphoner au sergent et...

– Non !

Le refus du Manchot était catégorique.

– On pourrait retracer l'appel.

– Laissez-moi y aller, boss. Yamata quitte jamais la maison sans me laisser une note. Je saurai donc à quoi m'en tenir. Après tout, on a pas besoin de moi ici.

– Et de moi non plus, dit Candy. J'en profiterais pour reprendre ma voiture qui est devant chez toi. En attendant, monsieur Lionel peut tenir compagnie à Robert.

Lionel prit un air paternel.

– Allez en paix, mes enfants. Ici, votre patron est en sécurité. Il est mieux que s'il était dans les

bureaux de la police, ou encore en prison.

– Appelle-moi sitôt que tu sauras ce qui s'est passé, Michel.

– Entendu, boss.

Et il partit en compagnie de la jolie blonde. Chemin faisant, Michel chercha à tirer les vers du nez de sa camarade.

– Que te voulait monsieur Lionel ?

– Bah, tu le connais, voyons ; il voulait flirter, pas autre chose. Parce que c'est un patron du milieu, il pense que toutes les femmes vont se jeter à ses genoux. Je lui ai refroidi les sentiments, moi.

Candy prit bien garde de lui mentionner l'offre plus qu'intéressante que Lionel lui avait faite. Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser à tout cet argent qu'elle toucherait si elle acceptait sa proposition.

Comme la circulation était pratiquement inexistante en ce début de nuit, Michel ne mit que dix minutes pour franchir la distance qui séparait les locaux de Lionel de son appartement.

En stationnant sa voiture derrière celle de Candy, il murmura :

– Tout semble normal.

Nerveusement, il descendit de voiture. Quelques secondes plus tard, il entra dans son appartement, suivi de Candy. Immédiatement, Michel se dirigea vers la cuisine pour jeter un coup d’œil sur la table, endroit où d’ordinaire Yamata lui laissait ses messages. Mais il n’y avait rien.

Quant à Candy, elle s’était dirigée vers la chambre. Yamata, nerveuse, avait pu avaler un somnifère et le téléphone pouvait ne pas l’avoir réveillée.

– Michel ! Vite, viens ici.

En entendant le cri de Candy, le jeune détective se précipita.

– Rozon, bégaya Candy, il a pris Yamata en otage.

– Quoi ?

Il arracha la note des mains de Candy et la

lut rapidement.

– Le sacrement ! murmura-t-il entre ses dents.

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Je sais pas, je sais pas. Il est capable de la tuer, ce maudit fou-là.

– Calme-toi, ça nous donne rien de nous énerver. Si Rozon a enlevé Yamata, c'est pour attirer Robert dans un piège. Il a beau être déséquilibré, il sait fort bien que s'il tue ton amie, il perdra par le fait même toutes ses chances de rencontrer le Manchot. Nous allons l'appeler.

Michel s'écria :

– Mais il a même pas laissé de numéro de téléphone.

– Je parle pas de Rozon, idiot. Je vais appeler Robert pour le mettre au courant. Ensuite, nous aviserons.

– Laisse faire, je suis encore capable de téléphoner.

Michel était entré en vitesse dans son bureau. Dans un index personnel, il trouva le numéro du

bureau de monsieur Lionel. Bientôt, il eut le Manchot au bout du fil. Il le mit au courant de ce qui s'était déroulé pendant leur absence.

– Je comprends pas comment Yamata a pu se laisser prendre aussi facilement. Elle sait se défendre, pourtant.

Le Manchot le coupa brusquement.

– Il ne s'agit pas de chercher à comprendre, Michel. Lis-moi de nouveau la note.

Lorsqu'il eut terminé, Dumont reprit :

– Bon, il est clair que Rozon ne sait pas du tout où il va conduire Yamata. Autrement, il m'aurait dit où le rejoindre. C'est donc à ton appartement qu'il va rappeler.

Juste à ce moment, on sonna à la porte.

– Attendez, boss, il y a quelqu'un. Candy est allée voir.

Quelques instants plus tard, la voix de Candy résonna :

– C'est la police, Michel, ils veulent savoir si monsieur Dumont est ici.

Michel parla à voix très basse pour transmettre le message au Manchot.

– Pas un mot de ma cachette, fit le Manchot. Rappelle-moi.

Michel alla retrouver Candy qui causait avec deux policiers en uniforme.

– Nous avons reçu l’ordre de l’inspecteur Bernier de ramener le Manchot.

– Vous avez un mandat ? demanda Michel, en repoussant doucement Candy.

– Oui.

Michel y jeta un coup d’œil rapide. Il connaissait bien ces papiers officiels.

– Je regrette, monsieur Dumont est pas ici. Je suis seul avec mademoiselle Varin. Vous pouvez fouiller l’appartement si vous le désirez.

– Nous savons que monsieur Dumont est venu ici. Le sergent-détective Michaud a été obligé de le dire à l’inspecteur.

Candy intervint.

– Écoute, beau noir, on a jamais dit qu’il était

pas venu ici. En quittant l'hôpital, il a pris un taxi qui l'a conduit ici. Le sergent-détective est venu nous retrouver. Puis, monsieur Michaud est parti. Robert Dumont voulait absolument être en sécurité. Alors, il a décidé de partir. Il a refusé de nous dire où il se cachait. Tôt ou tard, il entrera probablement en communication avec nous, mais il l'a pas encore fait.

Michel s'empressa d'ajouter :

– Et je suis certain qu'il appellera pas ici. Le boss, c'est pas un idiot. Il refuse l'aide de la police et il sait fort bien que vous allez « taper » ma ligne.

– Mais non, il n'en est pas question ; du moins, pas tout de suite, en tout cas. C'est l'inspecteur qui décidera.

– S'il aime à perdre son temps, il peut le faire. Non, si le boss appelle, ce sera demain, au bureau.

Mais avant de quitter les lieux, les deux policiers jetèrent quand même un coup d'œil dans les autres pièces.

– Dites bien à mon ami l’inspecteur Bernier que je désire autant que lui que ce fou de Rozon soit arrêté. Alors, qu’il essaie pas de nous mettre des bâtons dans les roues.

– On va faire notre rapport. C’est l’inspecteur qui décidera.

Et les deux policiers s’éloignèrent. Candy était demeurée près de la porte mais, déjà, Michel s’était remis en communication avec le Manchot.

– Tu as bien fait de leur dire que jamais je ne téléphonerais chez toi. Comme ça, Bernier ne fera pas surveiller ta ligne. Ce serait une catastrophe si c’était lui qui recevait l’appel de Rozon. Il chercherait à le capturer...

– Mais, qu’est-ce qu’on va faire ?

– J’ai eu le temps de réfléchir, répondit le Manchot. Toi et Candy, vous ne bougez pas et vous attendez l’appel de Rozon.

– Mais c’est à vous qu’il voudra parler.

– Je sais, mais il a bien vu que je n’étais pas chez toi. Tu vas lui donner le numéro personnel de monsieur Lionel. C’est...

– Je l’ai.

– Non, ce que tu as, c’est le numéro de son bureau. Mais Lionel a un autre appareil et ce numéro-là, personne ne le connaît, ou du moins, presque personne.

Michel le prit en note, puis il suggéra :

– Il me semble que ce serait beaucoup plus simple si je demandais à Rozon le numéro où il se trouve.

– Jamais il ne le donnera. Non, fais exactement ce que je te dis. Quand je me serai mis en communication avec lui, je connaîtrai ses exigences. Je saurai exactement ce qu’il désire. Pour l’instant, je ne songe qu’à une chose : sauver Yamata. Assez discuté. Si Rozon cherche à téléphoner, il faut que la ligne soit libre.

Et le Manchot raccrocha. Puis ce furent les longues minutes d’attente. Michel ne bougeait pas de son bureau, le téléphone à portée de la main. Candy avait préparé du café, elle cherchait à se tenir occupée pour tromper sa nervosité.

Lorsque le téléphone sonna, elle se trouvait à

la cuisine et elle eut un tel sursaut qu'elle en échappa sa tasse. Sans même prendre la peine de ramasser les débris, elle courut en direction du bureau de Michel. Ce dernier venait de décrocher.

– Allô ?

– Qui parle ? fit une voix dure.

– Michel Beaulac, l'adjoint de Robert Dumont, le Manchot.

– Il est près de toi, ton Manchot ?

– Non. J'ai lu votre message. J'ai communiqué avec lui. Il veut vous parler. Où peut-il vous rejoindre ?

– Tu me prends pour un cave ! C'est moi qui fais les appels, pas lui. Dis-moi où il se trouve.

Michel donna le numéro. Il avait à peine mentionné le dernier chiffre qu'il entendit un déclic. Rozon avait raccroché et le jeune détective n'avait pas eu le temps de s'informer de Yamata.

*

Robert Dumont, nerveux, ne tenait plus en place. Il n'avait plus bougé du bureau de monsieur Lionel, d'où il avait reçu l'appel de Michel. Il réfléchissait et, de temps à autre, il s'adressait à son hôte.

– Il faut que je rencontre Rozon seul, jamais il n'acceptera qu'une seconde personne soit avec moi. Je ne vois qu'un seul et unique endroit.

– Ici ?

– Non, à mon bureau. Rozon prendra de nombreuses précautions. Si l'endroit est surveillé, soit par vos hommes, les miens ou la police, il tuera Yamata, il n'hésitera pas un seul instant.

Mais Lionel ajouta cyniquement :

– À la seconde où vous apparaîtrez, il tirera sur vous. Ça, il faut vous y attendre. Ensuite, croyez-vous un seul instant qu'il libérera la fille ?

– Mais bonyeu, cria Dumont, va falloir prendre une chance ! Je vais lui parler, j'essaierai de le convaincre... Je ne sais pas du tout ce que je

ferai.

Lionel, pour le calmer, lui offrit un cigare.

– Non, merci.

Et, poursuivant son idée, le Manchot murmura :

– La police ! On doit sûrement surveiller mon bureau de près. Il faut trouver un moyen pour éloigner tout le monde. Il ne faut pas que Bernier soit au courant, il me mettrait des bâtons dans les roues. Michaud... oui, le sergent-détective pourrait peut-être nous apporter son concours. Nous pouvons lui faire confiance. Vous, Lionel, vous me jurez que vos hommes n'interviendront pas ?

L'homme d'affaires, qui venait d'allumer son cigare, s'entoura d'une auréole de fumée avant de répondre.

– Nous ne nuirons pas à votre plan... Nous ne serons pas près de votre bureau... Mais pas très loin non plus.

– Mais...

– On se doit d'envisager toutes les situations.

Si Rozon vous tue, s'il se débarrasse de la Japonaise, nous devons être prêts à le cueillir.

Le téléphone sonna. Lionel décrocha et mit le récepteur dans la main gauche du Manchot.

– C'est Michel.

La conversation fut de courte durée. Rozon avait rappelé, Michel lui avait donné le numéro personnel de monsieur Lionel et le criminel avait immédiatement raccroché.

– Ne bougez pas de la maison, dit le Manchot. Attendez mes ordres.

Ce ne fut pas très long. À peine une minute plus tard, la sonnerie du téléphone se fit entendre de nouveau. Le Manchot fit signe à Lionel de ne pas bouger. Il avança sa prothèse, ses doigts se resserrèrent sur le récepteur et il décrocha.

– Robert Dumont ?

– C'est moi.

– Ici François Rozon. Écoutez-moi bien, interrompez-moi pas. Je tiens une fille comme otage. Je la tuerai sans hésitation si je peux pas vous rencontrer seul à seul. Si vous acceptez mon

ultimatum, je la remettrai en liberté.

– Comment puis-je me fier à la parole d'un assassin ?

– Ma parole vaut la tienne, Manchot. Car toi aussi, tu es un assassin, tu as tué la femme que j'aimais et...

– Nous n'allons pas nous mettre à discuter là-dessus. Où voulez-vous me rencontrer ?

Il y eut un court silence. Il était clair que Rozon n'avait pu trouver un endroit sûr. Il avait conduit Yamata à sa chambre, l'avait libérée de son bâillon, mais elle était toujours recroquevillée dans le sac à ordures. Le Manchot s'empressa donc de reprendre la parole.

– Mon bureau, c'est le seul endroit sûr, selon moi.

– Vous êtes fou ! Vous vous êtes sauvé de l'hôpital, la police vous recherche. C'est l'endroit qu'on doit surveiller le plus.

– Je les éloignerai. Ça, je vous le promets. Donnez-moi, disons une couple d'heures et je vous jure que nous serons seuls, tous les deux.

– Tous les trois, fit Rozon. La fille sera devant moi. J’aurai mon revolver appuyé sur sa tempe. Elle en sortira jamais vivante si tu tentes de me capturer. Lorsque tout sera terminé, ils feront de moi ce qu’ils voudront, mais pas avant. Si tu es armé, Manchot, si tu tentes quoi que ce soit...

– J’ai compris, ne vous inquiétez pas. Tout ce que je vous demande, c’est de causer quelques secondes, avec vous.

– Inutile, tu vas tenter de me convaincre que la mort de mon amie a été un accident... Tu vas perdre ton temps.

– Une courte conversation, devant Yamata, pendant que vous la tiendrez en joue. C’est tout ce que je demande. Je ne serai pas armé, je serai seul. J’accepte tout ce que vous me demandez.

Après quelques instants de réflexion, Rozon questionna :

– Quelle est l’adresse de votre bureau ?

Dumont poussa un soupir de soulagement et donna l’adresse.

– À quatre heures du matin, exactement, fit

Rozon. Je te préviens, je serai là bien avant, incognito, je surveillerai les environs. Et si j'aperçois une personne suspecte, une seule, tu reverras jamais la Japonaise vivante. Quant à toi, notre rencontre serait partie remise. Tu perdrais rien pour attendre.

Et il coupa brusquement la communication. Le Manchot ne perdit pas un instant.

– Vite, conduisez-moi à mon bureau, dit-il à Lionel. J'appellerai Michel de là.

– Mais pourquoi cette hâte ?

– Qui me dit que Rozon n'est pas dans les environs de mon bureau ? Qui me dit qu'il ne surveillera pas l'endroit lorsque j'y arriverai ? Il pourrait me descendre à bout portant.

– Et les policiers, qu'en faites-vous ? il doit y en avoir postés devant vos locaux. Vous commettez une erreur, Manchot... à moins que... j'ai une idée. Je vais dépêcher immédiatement trois ou quatre hommes dans le coin.

Juste avant notre arrivée, il y aura querelle, bataille, s'il faut tirer un coup de feu, ils le feront.

Les policiers seront distraits. Vous en profiterez pour vous glisser dans l'édifice.

– Oui ça a du sens. Tenez, dans ma poche droite vous trouverez les clefs de nos bureaux. Vous m'ouvrirez la porte et vous vous éloignerez aussitôt.

Et les dents serrées, la figure crispée, le Manchot murmura :

– Si seulement je pouvais me servir de mes deux mains !

X

Face à face

Tout s'était passé tel que prévu. Les deux policiers en civil qui surveillaient l'édifice où se trouvaient les locaux du Manchot accoururent rapidement pour prêter main forte à un homme qui semblait être la victime d'agresseurs. Et pendant ce court laps de temps, Lionel ouvrit la porte du bureau du Manchot, qui s'engouffra à l'intérieur. Puis Lionel remonta dans sa voiture et s'éloigna aussitôt.

Maintenant, il ne restait plus qu'à attendre. Robert Dumont avait téléphoné à Michel Beaulac et, même si celui-ci avait émis toutes sortes d'objections, le Manchot avait transmis des directives nettes, sévères, précises.

– Je ne veux pas vous voir, ni toi, ni Candy. Je rencontrerai Rozon, face à face. C'est clair ? Si tu

veux que Yamata vive, fais ce que je te dis.

– Mais vous allez vous faire tuer. Vous pouvez même pas vous défendre.

– Ne t’inquiète pas. J’ai plus d’une heure pour trouver quelque chose et je trouverai.

Suivant les directives de son patron, Michel avait rejoint le sergent-détective Michaud.

– Je vous en prie, posez pas une seule question, sergent. Vous voulez capturer Rozon ? Vous voulez pas qu’il y ait d’autres meurtres ? Alors, éloignez les hommes qui surveillent les environs de notre bureau. Trouvez un moyen, inventez n’importe quoi ; mais, surtout, que Bernier se mêle pas de cette affaire.

– Aucun danger : il est retourné chez lui. Je peux donc facilement donner des ordres. Mais obéir aveuglément, Beulac, c’est pas facile. Vous savez ce que je risque, n’est-ce pas ? Mon congédiement, tout simplement... et cela, à la veille de prendre ma retraite.

– Maudit, arrêtez de penser à vous. Dumont risque sa vie, lui ! S’il reste un seul homme près

de nos bureaux, c'est comme si vous signiez l'arrêt de mort du Manchot.

Et le sergent-détective avait promis d'obéir aux ordres de Dumont, de courir le risque.

– Inutile d'attendre ici, fit Michel à Candy. Allons retrouver Lionel.

– Non, non, moi, je saute dans ma voiture et je vais me placer pas loin du bureau. Une femme, ça attire pas l'attention. Rozon doit se méfier seulement des hommes.

Michel la saisit brusquement par le bras.

– Tu feras rien. Crois-tu que ça me plaît de rester inactif ? Je tiens plus en place, je transpire, je tremble, je bous, je suis à la veille d'éclater et pourtant, il me faut obéir.

– C'a pas de sens. Plus d'une heure à attendre. Nous devons rester là, les bras croisés, pendant que Robert se fera descendre. C'est d'un ridicule...

– J'admets tout ce que tu voudras, je suis d'accord avec toi sur toute la ligne, mais nous n'irons pas au bureau. Je te quitterai pas d'une

semelle et, s'il faut que je t'assomme pour t'empêcher d'aller te fourrer les pieds dans la place, je le ferai, sacrement !

Michel était réellement en colère. Et Candy se vit obligée d'obéir. Mais jamais les assistants du Manchot n'avaient vécu une telle situation.

– Si nous avons à mourir d'une crise cardiaque, murmura Candy, ce sera au cours de la prochaine heure... ou jamais.

Lorsqu'ils arrivèrent au bureau de monsieur Lionel, ce dernier cachait sa nervosité en fumant comme une locomotive.

– J'ai au moins une bonne nouvelle, dit-il. Un homme, un excellent tireur, en se glissant de toits en toits, est posté juste en face de l'édifice de vos bureaux. Il est armé d'une carabine...

– Mais vous avez désobéi aux ordres du boss ! cria Beaulac, enragé.

– Cet homme n'interviendra que s'il voit Rozon, seul, sortir de l'édifice. Il le tirera aux jambes. Autrement, il ne bouge pas. Et vous pouvez lui faire confiance. Jamais il ne prend

d'initiative, il m'obéit aveuglément. Tout ce que je veux empêcher, c'est la fuite de Rozon.

Puis, voulant détourner la conversation et calmer un peu la tension, Lionel déclara :

– Dumont vient tout juste de m'appeler. Il semble sûr de son affaire. Il m'a dit que non seulement il s'en tirerait, mais qu'il aurait la confession complète de Rozon. Ceux que j'ai promis d'aider ne seront jamais accusés de complicité de meurtre.

Mais Candy était loin d'être convaincue.

– Il a dit ça pour nous rassurer. Mais que voulez-vous que Robert fasse ? Jamais il prendra la chance de tirer sur Rozon lorsque ce dernier apparaîtra avec Yamata. Non, non, il se sacrifie pour sauver ton amie, Michel ! Et toi, tu laisses faire ça. En rencontrant Rozon, Robert s'est condamné à mort.

*

Quatre heures cinq du matin ! Assis sur une

chaise droite devant la plus grande des fenêtres de la salle d'attente, le Manchot attendait dans le noir. Plus les secondes avançaient, plus il se sentait nerveux. Une voiture venait de s'arrêter non loin du bureau, mais personne n'en descendait. Dumont pouvait voir une tête, une seule, à l'intérieur de l'automobile. « Si c'est lui, qu'est-ce qu'il fait ? »

C'était bien Rozon. Depuis une demi-heure, il circulait dans les rues autour des locaux de l'agence de détectives Le Manchot. Maintenant, il était persuadé que personne ne surveillait les environs. Après s'être stationné, il s'était mis à genoux sur le siège avant, avait ouvert le sac à ordures puis, avec la lame d'un couteau, il avait coupé les cordes qui entravaient les membres de la Japonaise.

– Sors de là-dedans !

– Impossible, je ne puis pratiquement pas bouger. J'ai les jambes ankylosées. Il vous faut m'aider.

Au bout de quelques secondes, devant les vains efforts de la jeune fille, Rozon descendit de

voiture, ouvrit la portière arrière et aida Yamata à se glisser hors du sac.

– Debout !

Rozon avait son revolver à la main. Il appuya le canon sur la tempe de la Nipponne.

– Plus vite que ça !

– J’ai mal... donnez-moi une chance, il faut que la circulation du sang se rétablisse.

Yamata avait réussi à s’asseoir sur le siège arrière de l’automobile. Elle se mit à faire des mouvements avec ses jambes. Debout, dans la rue, Rozon la surveillait de près.

Posté sur le toit, juste en face, l’homme de Lionel surveillait la scène. » Si seulement le chef m’avait donné la permission de tirer, pensait-il avec dépit, je pourrais l’abattre. »

Mais les ordres étaient clairs. Il fallait tirer aux jambes, ne pas tuer Rozon. Blessé, ce dernier appuierait sur la détente et ce serait la mort instantanée de Yamata. « Non, je dois obéir à tout prix. »

Enfin, Yamata descendit de voiture et Rozon

la poussa devant lui.

– Tu connais l’endroit, vas-y !

Le criminel, nerveusement, tournait souvent la tête pour regarder autour de lui. Il ordonna à Yamata d’appuyer sur la sonnette. La voix du Manchot sortit d’un petit haut-parleur.

– Vous pouvez entrer, Rozon, la porte n’est pas fermée à clef.

– Pas de vilains tours, Manchot. Je tiens la fille en joue.

– J’ai donné ma parole. Quelques instants plus tard, le couple pénétrait dans la salle d’attente. Seule, une lampe sur le bureau de Rita, la secrétaire, éclairait faiblement la pièce.

– Où es-tu, Manchot ?

– La porte, à votre droite ; je suis dans le gymnase.

– Tiens-toi loin pour que je te voie bien. Pourquoi pas m’attendu ici ?

– Dans le gymnase, nous serons en pleine lumière, face à face ; et cette lumière ne peut être

aperçue de la rue.

En entrant dans le gymnase, Rozon aperçut le Manchot au centre de la pièce.

– Place-toi contre le mur, les mains en l’air. Face au mur. Envoye !

– Je ne peux pas lever les deux mains, j’ai le bras droit en écharpe.

– Face au mur ! cria Rozon. Je sais pas ce qui me retient de te descendre immédiatement. Mais j’ai promis de t’écouter ; on va faire ça vite.

Une fois le Manchot face au mur, Rozon poussa Yamata devant lui. La fille se plaça tout contre le Manchot. Rapidement, Rozon, de sa main gauche, palpa le détective. Sa main fouilla partout, glissa le long du corps du Manchot, le long de ses jambes jusqu’à ses pieds. Brusquement, il enleva le bandeau tenant le bras droit en écharpe et palpa le pansement du détective.

– Inutile. Je vous ai dit que je ne serais pas armé.

Le veston du Manchot était à demi tombé.

– S’il vous plaît, demandez à Yamata de replacer mon bras en écharpe.

– Pourquoi ? Tu vas mourir, Manchot.

Mais Yamata replaça le bras droit du Manchot et ajusta le veston sur son épaule.

– Toi, ici, la belle, ordonna Rozon.

Prenant une chaise, il fit asseoir la Japonaise et se tint derrière elle, appuyant le revolver sur sa tempe.

– Tourne-toi, Manchot ! Maintenant, parle, fais ça vite. J’écoute !

Lentement, Robert Dumont se retourna.

– Rozon, pourquoi ne voulez-vous pas comprendre que la mort de votre amie fut un accident ? Vous avez mis cinq ans pour préparer votre évasion ; vous et vos complices, vous avez commis des meurtres inutiles...

– J’ai pas de complices ! Depuis mon évasion, personne m’a aidé.

– Je ne vous crois pas. Ces trois hommes sont vos amis. Ils ont fui en même temps que vous.

– Ces trois imbéciles m’ont procuré la chance que j’attendais, c’est tout. Je suis maintenant capable de me débrouiller tout seul. D’ailleurs, quand je t’aurai fait payer pour ton crime, Manchot, j’en finirai avec la vie.

– Quoi ?

– Cette fille aura la vie sauve. Elle aura rien qu’à partir. Approche ! Je veux te voir trembler, je veux savourer chacune de tes dernières secondes. Jamais tu pourras me convaincre qu’il s’est agi d’un accident quand tu as tué la femme que j’aimais.

Le Manchot ne bougea pas.

– Une dernière faveur, Rozon ! Je vais vous apprendre une chose que vous ignorez. Vous avez commis des meurtres bien inutilement. J’étais sur le point de me suicider.

– Allons donc !

– Les médecins m’ont appris qu’ils devaient m’amputer du bras droit. Alors, c’est réellement trop. Ça, je ne l’accepte pas. Je ne veux pas souffrir inutilement. Si vous aviez attendu un jour

ou deux de plus, vous auriez appris la nouvelle. Alors, vous me rendez service, Rozon. Avant de mourir, ai-je droit à une dernière faveur, comme tout condamné à mort ?

Rozon ricana.

– Cesse cette comédie.

– Je veux fumer... un dernier, un tout dernier cigare.

– Tu essaies de gagner du temps !

– Quelques bouffées seulement. Ensuite, vous tirerez, mais vous laisserez partir Yamata.

La jeune Japonaise tremblait de tous ses membres. Mais elle savait que Robert Dumont avait menti en parlant de son bras droit. Il avait donc un plan, une idée. Il fallait qu'elle se tienne sur ses gardes, prête à intervenir au moindre signe.

– Mon cigare est là, dans ma poche de veston, près de mon crayon.

– Sors-le !

Le bras gauche monta jusqu'à la petite poche

supérieure, la prothèse s’avança, puis les doigts le serrèrent. Le Manchot avait maintenant le cigare à la main.

– Lance-le ici.

– Quoi ?

– Lance le cigare près de moi.

Le Manchot obéit. Rozon, tout en surveillant Yamata, ramassa le cigare et l’examina. L’enveloppe de cellophane était intacte, la bague de papier bien en place.

– Lève-toi, ordonna-t-il à Yamata. Va lui mettre ce cigare dans la gueule.

Il tendit une pochette d’allumettes à la jeune fille.

– Allume-le et reviens à ta chaise. Un faux mouvement et tu vas le précéder dans l’éternité.

Yamata prit le cigare, enleva l’enveloppe de cellophane, se leva et s’avança vers le Manchot. Comme elle lui mettait le cigare dans la bouche, ce dernier, remuant à peine les lèvres, murmura :

– Allume-moi, et jette-toi de côté après la

première bouffée !

La Japonaise fit craquer l'allumette. Sa main tremblait tellement qu'elle avait de la difficulté à la tenir. Le Manchot aspira, puis il laissa échapper la fumée de sa bouche.

Tout se produisit à la vitesse de l'éclair. Le Manchot tenait le cigare entre les doigts de sa prothèse, pendant que Yamata l'allumait. Brusquement, il lança le cigare en direction de Rozon, tandis que Yamata se jetait à plat ventre, à la droite du Manchot.

En tombant aux pieds de Rozon, le cigare éclata en une série de petites explosions. En même temps, une épaisse fumée blanche s'élevait du sol.

Rozon avait fait feu. Mais il était trop tard. Robert Dumont était déjà à plat ventre, protégé par cet écran de fumée blanche.

Yamata avait eu le temps d'apercevoir un long câble qui pendait du plafond. Ce câble servait aux exercices. Avec une agilité extraordinaire, elle se mit à grimper le long du câble. Il lui fallait faire

vite, se mettre à l'abri, en haut, sur une poutre.

Rozon, comme un fou, regardait autour de lui, d'un air hagard. Il criait comme un enragé. Il tira un autre coup de feu au hasard.

– Inutile, laissez tomber votre arme, Rozon, je vous tiens en joue !

– Jamais !

Un troisième coup de feu, puis tout devint silencieux. Toujours en rampant, le Manchot s'approchait de l'endroit où se trouvait le criminel. Dumont n'était pas armé. Mais tout ce qu'il voulait, c'était que cette prothèse, cette main qui développait une force extraordinaire, se serre sur la jambe de Rozon. Il entraînerait le criminel au sol. « Et Yamata pourra intervenir. »

Mais soudain, Robert Dumont heurta quelque chose qui gisait sur le plancher du gymnase. Déjà, l'épaisse fumée blanche commençait à se dissiper.

– Yamata !

Le détective crut un instant que la Japonaise avait été touchée. Mais il poussa un soupir de

soulagement en se rendant compte que c'était Rozon qui était là, par terre, juste en avant de lui. Il ne bougeait plus.

– Yamata ! Où êtes-vous ?

– Ici, en haut !

– Vous pouvez descendre. Rozon s'est suicidé !

Et soudain, le Manchot se mit à trembler de tous ses membres. Il se sentait étourdi. C'en était trop, ces heures de tension avaient eu raison de lui. Les murs, le plancher du gymnase semblèrent s'élançer dans une farandole, tout tournait. Robert Dumont perdit l'équilibre et tomba sur le corps de l'homme qui n'avait eu qu'un but ; mettre fin à la carrière du Manchot !

– C'était une chance à prendre, fit Robert Dumont calmement. J'ai, dans ce bureau, de nombreux gadgets. Mes cigares, j'en ai plusieurs de truqués, une pleine boîte que je ne touche jamais. Ces cigares sont numérotés. Dans l'un d'eux, il y a un micro, dans d'autres, des explosifs, de simples petits pétards, mais fort

efficaces, d'autres lancent de l'acide, pas trop corrosif, mais suffisamment pour déranger un attaquant quand il est près de moi. J'ai donc pensé à prendre le cigare numéro 4, celui qui explose, cinq secondes après avoir été allumé et qui dégage ensuite une épaisse fumée blanche.

– Et si Rozon avait refusé votre dernière grâce, Robert ? demanda Candy.

– J'avais pu étudier le comportement de l'homme. Il voulait me punir, me voir trembler. Lui demander cette dernière faveur, c'était m'abaisser. J'étais persuadé qu'il demanderait à Yamata de m'allumer. Il n'aurait jamais pris la chance de s'approcher à quelques pouces de moi.

Michel s'écria :

– Et vous aviez pas songé à cacher un revolver dans le gymnase ?

– Non, ça ne m'aurait rien donné. Trop bien caché, comme je ne pouvais me servir que de ma prothèse, j'aurais mis trop de temps à le récupérer. Et le laisser à ma portée, c'était prendre le risque que Rozon le trouve, se mette

en colère et commence son carnage immédiatement.

Lionel demanda à son tour :

– Et si Rozon ne s’était pas suicidé ? Étiez-vous certain d’avoir raison de lui ?

– Ce nuage opaque m’avait permis de m’approcher. J’étais certain que Yamata m’aiderait. C’est une athlète, experte dans les arts martiaux.

La Japonaise était tout heureuse de la tournure de l’événement. Déjà, elle avait oublié les heures d’épouvante passées en compagnie du maniaque.

– J’étais prête à sauter sur lui. J’étais grimpée sur une poutre de métal...

– Comment as-tu pu monter jusque-là ? demanda Michel.

– Viens, je vais te montrer.

Et elle se dirigea vers le gymnase, suivie de Michel et Candy.

Monsieur Lionel remercia le Manchot.

– J’aurais aimé vous être d’une plus grande

utilité, dit-il.

– Vous l’avez été suffisamment. Je vous ai dit que je vous fournirais la preuve que vos amis n’étaient pas des assassins...

– Ce ne sont pas des amis, corrigea Lionel.

Le Manchot continua :

– Dès mon arrivée ici, j’ai placé dans ma prothèse cette petite enregistreuse miniaturisée. Le crayon que j’avais dans ma poche sert de micro. Ce n’est pas la première fois que j’utilise cet appareil. Sur ce ruban, vous avez la confession de Rozon. Jamais la Justice ne pourra accuser les trois évadés de complicité de meurtre.

– Si tout va bien, murmura Lionel, dans deux ou trois jours, ces trois hommes seront à l’abri dans un pays étranger.

Mais tout ne se déroula pas tel que prévu par ce gros bonnet de la pègre.

Deux jours plus tard, le Manchot apprenait que les trois comparses avaient été repris au cours d’une tentative de hold-up. Non seulement on les avait capturés, mais leur arrestation permit aux

policiers de mettre la main au collet de ceux qui avaient organisé l'évasion.

Une semaine plus tard, le Manchot était complètement débarrassé de son pansement et, grâce à quelques exercices, son bras droit reprit sa force et sa souplesse.

En compagnie de Michel, Robert Dumont était allé visiter quelques édifices du centre-ville. Il était bel et bien décidé à déménager ses bureaux.

– Ce nouvel édifice, boulevard de Maisonneuve, m'intéresse beaucoup. C'est dans le centre, près de la rue Saint-Denis. Nous aurions un très beau gymnase, quatre grands bureaux plus une vaste salle d'attente. Presque tout un plancher à nous seuls.

Et enthousiaste, Michel avait demandé :

– Quand allons-nous déménager, boss ?

– Oh ! Pas si vite ! Il faut que je calcule, il faut que mon agence soit capable de payer un tel loyer. Le travail ne manque pas, c'est vrai, mais les clients ne sont pas tous des millionnaires. Et puis, il y a l'attitude de Candy qui m'inquiète.

– Comment ça ?

– Depuis quelques jours, elle est distraite, on dirait qu'elle aime moins son travail. J'ai même cru, à un certain moment, qu'il y avait un homme dans sa vie. Mais je me suis trompé. Non, il y a autre chose qui la tracasse. J'ai voulu la questionner, mais elle m'a simplement dit qu'elle songeait à son avenir, elle a refusé de me fournir d'autres détails.

Et ce soir-là, la belle Candy appelait monsieur Lionel à son bureau.

– Je vous ai pas oublié, dit-elle. Est-ce que je peux vous rencontrer ? Je vous donnerai une réponse définitive.

Monsieur Lionel lui fixa un rendez-vous. Candy a-t-elle décidé d'abandonner le Manchot et de travailler pour ce chef de la pègre ? Si oui, ne risque-t-elle pas de s'attirer de nombreux ennuis ?

Suivez le Manchot dans sa prochaine aventure qui aura pour titre : *Corruption*.

Cet ouvrage est le 409^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.